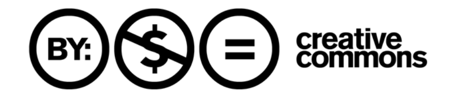


Cahiers de civilisation médiévale

Le Temps. « Impensé » de l'histoire ou double objet de l'historien ?

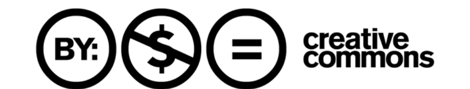
Jean-Claude Schmitt



Résumé
La question du temps est centrale pour qui veut aborder l'historiographie du XXe s., et plus précisément l'écriture de l'histoire médiévale. C'est une question double : elle a une dimension « objective », pour ce qui est de la manière dont les historiens (médiévistes) traitent des conceptions et des usages médiévaux du temps ; mais également « réflexive », quand il s'agit de voir comment les historiens aujourd'hui s'interrogent eux-mêmes sur leur traitement de la durée historique, leur manière de dater ou de découper le temps en périodes ou époques (à commencer par celle du « Moyen Âge »). Un des traits du renouvellement des études historiques au XXe s. est d'avoir traité à la fois de ces deux questions. La première partie de cet article passe en revue les principaux travaux de médiévistes qui ont consacré une place privilégiée à l'étude des structures temporelles (et spatiales) de la société médiévale. Se distinguent ici, depuis Marc Bloch (dont la réflexion s'enracine dans le « tournant des sciences sociales » du début du siècle), les oeuvres fondatrices de Jacques Le Goff (avec, entre autres, la notion de « long Moyen Âge »), d'Aaron Gourevitch, d'Arno Borst, amplement reprises et amplifiées par des travaux plus récents, spécialement dans une riche série de colloques et de livres français et allemands (plus, nous semble-t-il, que dans l'historiographie de langue anglaise). Le temps comme catégorie de l'historien aujourd'hui fait l'objet de la seconde partie de l'article : on y discute la réception des suggestions de Marc Bloch et de Fernand Braudel (les trois durées), jusqu'à des réflexions plus récentes (K. Pomian, F. Hartog et surtout Paul Ricœur). Ces bases étant posées, l'article aborde une démarche plus thématique, centrée autour des questions suivantes : 1. Quelles ont été dans la période considérée les catégories du temps maniées par les médiévistes (voir, par exemple, les débats sur « l'an mil », sur 1' « événement » (Bouvines), sur la « biographie » (saint Louis), sur « l'anachronisme », etc.) ? 2. Quel fut « l'outillage mental » des auteurs médiévaux eux-mêmes, quel sens donner aux mots qu'ils employaient pour parler du temps (on évoque les travaux sur *aevum, tempora sacra ou sancta, modernitas*, etc.) ? 3. Qu'en est-il du *découpage* du temps au Moyen Âge (notion d'*horae*, problèmes du calendrier, des « âges de la vie », de l'horloge mécanique, qui ont suscité une riche bibliographie) ? 4. Comment s'est imposée dans les différents pays aux historiens médiévistes la problématique de la mémoire, depuis les travaux pionniers de M. Halbwachs ? 5. Comment sont articulées par les médiévistes les notions complémentaires de futur et d'avenir, de millénarisme et d'eschatologie ? 6. On suggère pour finir l'intérêt de l'examen d'une autre notion (partiellement) temporelle, celle de rythme. L'article s'achève sur trois remarques, concernant le caractère international des recherches, l'attention plus importante qu'il faut porter à la temporalité des juifs au Moyen Âge, enfin la réflexion indispensable sur l'articulation du temps et de l'espace.

Abstract
Time is the central question for the one who wants to take up the historiography of the XXth century, and more precisely the writing of medieval history. It's a double question, with an « objective » purpose concerning how the medievalist historians treat the medieval concept and use of time ; but also a "reflexive" purpose concerning how these medievalists are questioning their own treatment of the historical lenght of time, how they date or divide time into periods or epochs (that of « Middle Ages », for a start). One typical feature of the renewal historical studies in the XXth century is to have treated both of these questions. The first part of this article examines the main studies of medievalists who have given a greater place to researches on temporal (and spatial) structures at stake in medieval society. Since Marc Bloch (whose thought has its roots in the « turning-point of social sciences » happening at the beginning of the century), the founder works of Jacques Le Goff (with, among others, the concept of a « long Middle Ages »), those of Aaron Gourevitch, Arno Borst, amply recapitulate and developed by more recent works, notably by many colloquiums and French or German books (more than in the historiography in the English language, in our opinion) are distinguished here. The second part of this article examines time as a category of the historian today : from the reception of Marc Bloch's and Fernand Braudel's suggestions (the three lenghts of time) to more recent reflections (K. Pomina, F. Hartog and above all Paul Ricœur) are discussed. On these bases, the article adopts a more thematic process focused on the following questions : 1. In the considered period, what were the categories of time used by medievalists (see, for instance, the debates on « the year 1000 », on the « event » (Bouvines), on the « biography « (St. Louis), on « the anachronism », etc.) ? 2. What were the « mental tools » used by the medieval authors themselves, what meaning to give to the words they

mentioned) ? 3. What about the medieval division of time (concept of *horae*, problems of calendar, « ages of life », mechanical clock, that have given rise to an abundant bibliography) ? 4. How has the problematic of memory become imperative for ail the medievalists since the pioneering works of M. Halbwachs ? 5. How do the medievalists articulate the complementary notions of future and prospects, millenarianism and eschatology ? 6. In the end, the article suggests to examine another (partially) temporal notion, that of rhythm. This study ends with three remarks concerning the international nature of researches, the necessity to pay more attention to the temporality of the medieval Jews, and finally the essential reflection on the articulation of time and space.



Jean-Claude SCHMITT

Le Temps
« Impensé » de l'histoire ou double objet de l'historien ?

RÉSUMÉ

La question du temps est centrale pour qui veut aborder l'historiographie du XX[e] s., et plus précisément l'écriture de l'histoire médiévale. C'est une question double : elle a une dimension « objective », pour ce qui est de la manière dont les historiens (médiévistes) traitent des conceptions et des usages médiévaux du temps ; mais également « réflexive », quand il s'agit de voir comment les historiens aujourd'hui s'interrogent eux-mêmes sur leur traitement de la durée historique, leur manière de dater ou de découper le temps en périodes ou époques (à commencer par celle du « Moyen Âge »). Un des traits du renouvellement des études historiques au XX[e] s. est d'avoir traité à la fois de ces deux questions. La première partie de cet article passe en revue les principaux travaux de médiévistes qui ont consacré une place privilégiée à l'étude des structures temporelles (et spatiales) de la société médiévale. Se distinguent ici, depuis Marc Bloch (dont la réflexion s'enracine dans le « tournant des sciences sociales » du début du siècle), les oeuvres fondatrices de Jacques Le Goff (avec, entre autres, la notion de « long Moyen Âge »), d'Aaron Gourevitch, d'Arno Borst, amplement reprises et amplifiées par des travaux plus récents, spécialement dans une riche série de colloques et de livres français et allemands (plus, nous semble-t-il, que dans l'historiographie de langue anglaise). Le temps comme catégorie de l'historien aujourd'hui fait l'objet de la seconde partie de l'article : on y discute la réception des suggestions de Marc Bloch et de Fernand Braudel (les trois durées), jusqu'à des réflexions plus récentes (K. Pomian, F. Hartog et surtout Paul Ricœur). Ces bases étant posées, l'article aborde une démarche plus thématique, centrée autour des questions suivantes : 1. Quelles ont été dans la période considérée les catégories du temps maniées par les médiévistes (voir, par exemple, les débats sur « l'an mil », sur l' « événement » (Bouvines), sur la « biographie » (saint Louis), sur « l'anachronisme », etc.) ? 2. Quel fut « l'outillage mental » des auteurs médiévaux eux-mêmes, quel sens donner aux mots qu'ils employaient pour parler du temps (on évoque les travaux sur *aevum*, *tempora sacra* ou *sancta*, *modernitas*, etc.) ? 3. Qu'en est-il du *découpage* du temps au Moyen Âge (notion d'*horae*, problèmes du calendrier, des « âges de la vie », de l'horloge mécanique, qui ont suscité une riche bibliographie) ? 4. Comment s'est imposée dans les différents pays aux historiens médiévistes la problématique de la mémoire, depuis les travaux pionniers de M. Halbwachs ? 5. Comment sont articulées par les médiévistes les notions complémentaires de futur et d'avenir, de millénarisme et d'eschatologie ? 6. On suggère pour finir l'intérêt de l'examen d'une autre notion (partiellement) temporelle, celle de rythme. L'article s'achève sur trois remarques, concernant le caractère international des recherches, l'attention plus importante qu'il faut porter à la temporalité des juifs au Moyen Âge, enfin la réflexion indispensable sur l'articulation du temps et de l'espace.

ABSTRACT

Time is the central question for the one who wants to take up the historiography of the XXI[th] century, and more precisely the writing of medieval history. It's a double question, with an « objective » purpose concerning how the medievalist historians treat the medieval concept and use of time ; but also a "reflexive" purpose concerning how these medievalists are questioning their own treatment of the historical lenght of time, how they date or divide time into periods or epochs (that of « Middle Ages », for a start). One typical feature of the renewal historical studies in the XX[th] century is to have treated both of these questions. The first part of this article examines the main studies of medievalists who have given a greater place to researches on temporal (and spatial) structures at stake in medieval society. Since Marc Bloch (whose thought has its roots in the « turning-point of social sciences » happening at the beginning of the century), the founder works of Jacques Le Goff (with, among others, the concept of a « long Middle Ages »), those of Aaron

Gourevitch, Arno Borst, amply recapitulate and developed by more recent works, notably by many colloquiums and French or German books (more than in the historiography in the English language, in our opinion) are distinguished here. The second part of this article examines time as a categoryof the historian today : from the reception of Marc Bloch's and Fernand Braudel's suggestions (the three lenghts of time) to more recent reflections (K. Pomina, F. Hartog and above all Paul Ricœur) are discussed. On these bases, the article adopts a more thematic process focused on the following questions : 1. In the considered period, what were the categories of time used by medievalists (see, for instance, the debates on « the year 1000 », on the « event » (Bouvines), on the « biography « (St. Louis), on « the anachronism », etc.) ? 2. What were the « mental tools » used by the medieval authors themselves, what meaning to give to the words they used to talk about time (the studies on *aevum*, *tempora*, *sacra* or *sancta*, *modernitas*, etc. are mentioned) ? 3. What about the medieval division of time (concept of *horae*, problems of calendar, « ages of life », mechanical clock, that have given rise to an abundant bibliography) ? 4. How has the problematic of memory become imperative for all the medievalists since the pioneering works of M. Halbwachs ? 5. How do the medievalists articulate the complementary notions of future and prospects, millenarianism and eschatology ? 6. In the end, the article suggests to examine another (partially) temporal notion, that of rhythm. This study ends with three remarks concerning the international nature of researches, the necessity to pay more attention to the temporality of the medieval Jews, and finally the essential reflection on the articulation of time and space.

Définissant l'histoire comme « la science des hommes dans le temps », Marc Bloch précisait que le « temps de l'histoire » était « le plasma même ou baignent les phénomènes et comme le lieu de leur intelligibilité »[1]. Paul Ricœur a finement analysé la proposition du grand historien, pas tant pour insister avec lui sur l'idée de l'histoire science « des hommes » et non « de l'homme », que pour souligner que l'objet de l'histoire n'est pas le temps, mais bien les hommes ou les sociétés *dans le temps*[2]. À la métaphore liquide évoquée par Bloch répondent chez Fernand Braudel, quelques années plus tard, celles de l'étoffe enveloppante ou encore de la glèbe qui colle à l'outil : louant l'œuvre de Lucien Febvre, il rappelle que « l'histoire lui est toujours apparue comme une explication de l'homme et du social à partir de cette coordonnée précieuse, subtile et complexe — *le temps* — que seuls, historiens, nous savons manier, et sans quoi ni les sociétés, ni les individus du passé et du présent ne reprennent l'allure et la chaleur de la vie »[3]. Peu après, dans le fameux article de 1958 sur la « longue durée » dont nous aurons à reparler, il constate : « En fait, l'historien ne sort jamais du *temps de l'histoire* : le temps colle à sa pensée comme la terre à la bêche du jardinier"[4].

Ces réflexions et ces images en disent assez pour justifier le choix d'aborder l'historiographie du XX[e] s. — entendue, selon la tradition française, au sens d'une « histoire de l'histoire » — par la question centrale du temps. Mais elles montrent aussi, d'entrée de jeu, une des difficultés de la question, qui tient à sa dualité. Pour l'historien, le temps présente une double dimension : « objective », s'il s'agit pour lui d'étudier les conceptions et les usages du temps dans une civilisation du passé (en l'occurrence l'Europe médiévale), « réflexive » quand il entend, comme dans les phrases qui viennent d'être citées, réfléchir à ses propres catégories et à l'usage qu'il fait du temps dans son travail et son « écriture de l'histoire ». Il est vrai que l'un pourrait aller sans l'autre et qu'il se trouve même des historiens assez naïfs pour ne se préoccuper d'aucune des deux questions : qui datent une charte sans se demander pour quelles raisons elle ne comporte pas de date explicite, et sans se soucier surtout de ce que signifie pour eux, historiens, le fait de dater, de classer dans l'ordre chronologique une série de documents, d'en exposer enfin le contenu dans un « récit » qui nécessairement se déploie suivant une certaine forme de temporalité... Je maintiens pour ma part que les deux questions doivent être posées et qu'elles doivent

1. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, 5 éd., Paris, Armand Colin, 1964, p. 4-5.
2. Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 214.
3. Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 34 (Leçon inaugurale au Collège de France, 1950). Ici comme dans la citation suivante, c'est moi qui souligne.
4. *Ibid.*, p. 75.

l'être ensemble. Et, mieux encore, qu'un des traits importants du renouvellement de la science historique au XXe s. est justement d'avoir posé et d'avoir posé ensemble ces deux questions[5].

En disant cela, nous voyons bien que surgit aussitôt un problème de temps historique : invité à parler de la « médiévistique au XXe s. », je ne peux pas ne pas m'interroger sur cette manière de « périodiser » l'évolution de la science et d'une discipline précise. En fait, la double question du temps ne me semble avoir été clairement posée qu'à partir du milieu du siècle, ou pour être plus précis, à partir de l'ébranlement matériel et intellectuel provoqué par la Seconde Guerre mondiale. Dans le champ concerné, les problèmes posés par ce qu'on appellera bientôt la « longue durée » — de l'histoire quantitative et sérielle aux « prisons de longue durée » de l'« histoire des mentalités » — ont favorisé ce questionnement. Cependant, la force et la nouveauté de ce dernier ne sont compréhensibles que replacées dans une durée plus longue, qui, dans une perspective régressive, passe par la création des *Annales* (1929), elle-même préparée par celle de la *Revue de Synthèse* (1900) de Henri Beer[6], pour remonter jusqu'aux historiens de la seconde moitié du XIXe s. — de Fustel de Coulanges à Paul Lacombe — à l'égard desquels Marc Bloch n'a jamais cessé de dire sa dette. Ainsi le tournant du siècle coïncide-t-il bien avec un fait majeur pour toute la recherche historique du XXe s. : l'émergence, spécialement en France et en Allemagne, des « sciences sociales » et du défi qu'elles lancent à l'histoire ; ce défi, c'est justement le défi du temps (ou plutôt de son refus), à quoi F. Braudel fait explicitement référence en affirmant que « nous seuls, historiens », savons « manier » les réalités complexes, celles qui se déroulent dans la durée. Il entend par là que les sciences voisines — la géographie[7], la sociologie et l'économie (accusées d'un défaut de profondeur historique)[8] ou l'anthropologie (qui semble mettre le temps historique entre parenthèses)[9] — ont le tort de méconnaître l'importance du temps de l'histoire. Le devoir des historiens sera de le rappeler en en approfondissant la notion.

Il reste que, même à partir du milieu du siècle, le double souci du temps *dans* l'histoire (au sens propre de *Geschichte*) et *en* histoire (*Historie*) ne s'est imposé qu'inégalement et lentement aux historiens et plus précisément aux médiévistes. Dans un volume collectif consacré au temps dans les sciences de la nature, l'historien médiéviste Ferdinand Seibt déplorait encore en 1989 que pour les historiens cette question a semblé longtemps « aller de soi » et que les études qui la

5. Je rejoins pleinement dans cette double perspective l'excellent petit livre de Jean LEDUC *Les historiens et le temps : conceptions, problématiques, écritures*, Paris, Seuil, 1999 (Coll. Points Histoire), dont le propos dépasse l'histoire médiévale et qui dans ses exemples s'appuie plutôt sur l'histoire moderne et contemporaine. Une limite du livre est de ne parler que des historiens français. Mais son auteur met fort bien en rapport l'attention nouvelle portée au temps par les historiens avec la reformulation de la question du temps dans les sciences physiques, à partir de la relativité d'Einstein, et dans l'ensemble des sciences sociales. Outre la discussion des principaux auteurs (de F. Braudel à Paul Ricœur), on retiendra aussi, dans les trois derniers chapitres, l'attention portée au maniement du temps par l'historien écrivant l'histoire. Je remercie J. Le Goff de m'avoir recommandé la lecture de ce livre. Sur les implications philosophiques de la théorie de la relativité du temps en physique, voir Étienne KLEIN, *Les tactiques de chronos*, Paris, Flammarion, 2003. Je remercie Jeanne Raynaud de m'avoir indiqué ce livre très clair.

6. Voir aussi : Henri BEER, *L'histoire traditionnelle et la synthèse historique*, Paris, Alcan, 1921. — S'agissant des conceptions du temps, le passage de « l'historisme » du XIXe s. aux sciences sociales et aux *Annales* au XXe s., est bien mis en lumière par Ulrich RAULFF, *Der Unsichtbare Augenblick. Zeitkonzepte in der Geschichte*, Göttingen, Wallstein Verlag, 1999, p. 20-21.

7. Comme on le sait, la référence importante, pour les fondateurs des *Annales*, était Vidal de la Blache, dont le fameux *Tableau géographique de la France* ouvrait l'*Histoire de France* d'E. Lavisse.

8. Avec bien sûr une grande exception : François SIMIAND, « Méthode historique et sciences sociales. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de Synthèse*, VI, 1893, p. 1-22 et 129-157.

9. Marcel MAUSS et Henri HUBERT, *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, Alcan, 1909, dont surtout l'« Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie », p. 189-229. Ces pages restent fondamentales pour notre réflexion. Voir notamment la distance que prennent les sociologues — tenant de l'étude des facteurs collectifs de la représentation du temps — à l'égard de la philosophie de la « conscience individuelle du temps » d'Henri Bergson (p. 210-213). Sur l'attitude des historiens à l'égard de Bergson, voir Ulrich RAULFF, *Der Unsichtbare Augenblick* (*op. cit.* n. 6), p. 24.

posaient étaient rares[10]. Pour la France, sans doute plus précoce sur ce point, c'est le milieu du siècle qui peut être choisi pour point de départ[11]. Mais les choses ont ensuite vite changé : « Depuis peu — constate François Hartog — le temps est venu au centre des préoccupations des historiens »[12].

Partant de ces constats, tentons de donner à la question posée sa juste place dans la durée propre de l'évolution historiographique. Dans la première partie de cet article, je montrerai comment les médiévistes en sont venus à s'interroger sur le temps, ses conceptions, ses usages, dans la société médiévale ; dans la seconde partie, je replacerai cette évolution dans le volet « réflexif » de la question posée, qui dépasse de beaucoup le seul champ d'intervention habituelle des médiévistes ; enfin, dans la troisième partie, je reviendrai à la dimension « objective » de la question du temps, telle qu'elle a été posée par les médiévistes, à travers un certain nombre de « chantiers » particulièrement actifs.

Les structures temporelles de la société médiévale

Pour les raisons brièvement indiquées plus haut, il ne paraît pas déplacé de commencer l'enquête avec Marc Bloch et même de voir en lui l'initiateur de la problématique du temps dans la société médiévale. Ulrich Raulff a su dégager l'importance de la question de « la nature du temps historique » (*das Wesen der historischen Zeit*) et du « temps en mouvement » (*Die Zeit in Bewegung*) chez Marc Bloch, mais en s'intéressant surtout à l'auteur de l'*Apologie* et des essais sur « Les fausses nouvelles de la guerre » ou « l'Étrange défaite »[13]. Je ne parlerai pour l'instant que de Marc Bloch médiéviste, réfléchissant sur le temps médiéval. Deux pages, à mes yeux fondatrices, de *La société féodale* (1939-1940) y invitent. Elles figurent dans le chapitre justement célèbre « Façons de sentir et de penser »[14]. L'auteur insiste sur les caractères originaux de l'expérience du temps à l'époque féodale, parmi lesquels — la formule est restée célèbre et elle a été discutée depuis — une « vaste indifférence au temps « qui interdisait aux hommes de connaître précisément leur âge ou l'heure qu'il était et qui participait d'une méconnaissance plus générale des nombres exacts. Il est remarquable que ce passage de M. Bloch soit si bref et surtout que l'auteur ne consacre pas de chapitre particulier à la question de l'espace et du temps ; il en traite parmi d'autres observations, qui sont, elles aussi, fondamentales[15]. Toutefois, aussi courtes soient-elles, ses remarques sur le temps ont été reprises, souvent citées, amplifiées par une pléiade de médiévistes dès le lendemain de la guerre.

10. Ferdinand SEIBT, « Die Zeit als Kategorie der Geschichte und als Kondition des historischen Sinns », dans *Die Zeit. Dauer und Augenblick*. Veröffentlichungen der Carl Friedrich von Siemens Stiftung, éd. Heinz GUMIN et Heinrich MEIER, t. 2, Munich/Zürich, Piper, 1990, p. 145-188, p. 145 : « ... die Historiker überhaupt dem Zeitproblem, mit wenigen Ausnahmen eher mit einer gewissen Selbständlichkeit begnegnet sind als mit den gehörigen fachbezogen Fragen. Diesen Mangel beklagt eine deutsche Untersuchung aus dem Jahre 1934 [W. GENT, *Das Problem der Zeit*, 1934] geradeso wie eine amerikanische von 1971 [R.F. BERKHOFER, *A Behavioral Approach to Historical Analysis*, 1971] » ; et de citer ensuite la réflexion, parmi d'autres, de R. Koselleck sur laquelle nous allons également revenir.

11. Comme le fait LELUC, *Les historiens et le temps* (*op. cit.* n. 5).

12. François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2004, p. 12.

13. Ulrich RAULFF, *Ein Historiker im 20. Jahrhundert : Marc Bloch*, Francfort/Main, Fischer Verlag, 1995, p. 124 et ss. Voir aussi les remarques de Jacques Le Goff dans la Préface à la réédition de l'*Apologie* (1994). Bien d'autres études du médiéviste témoignent aussi de l'importance pour lui de la double question du temps, p. ex. « Les transformations des techniques comme problème de psychologie collective » ou « Le salaire et les fluctuations économiques à longue période », *Mélanges historiques*, Paris, SEVPEN, 1963, t. II, p. 791-799 et 890-914. Sur M. Bloch, voir en dernier lieu : Olivier DUMOULIN, *Marc Bloch*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000.

14. Marc BLOCH, *La société féodale*, Paris, Albin Michel [1939/40], 5 éd. 1968, p. 115-135 : Deuxième partie, chapitre II : « Façons de sentir et de penser », plus précisément p. 117-118.

15. Sur l'importance de ce chapitre, je me permets de renvoyer à : Jean-Claude SCHMITT, « 'Façons de sentir et de penser'. Un tableau de la civilisation ou une histoire-problème ? », dans *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée & sciences sociales*. Textes réunis et présentés par Hartmut ATSMA et André BURGUIÈRE, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, p. 407-418.

En choisissant délibérément un ordre chronologique d'exposition, il est juste de donner d'abord la parole à Philippe Ariès, même si son livre de 1950, *le temps de l'histoire*, a été peu cité et utilisé[16] ; en dépit d'une réédition en 1986, il paraît aujourd'hui bien oublié, en comparaison notamment de ses études devenues classiques sur l'histoire de la famille ou l'histoire de la mort[17]. Mais ce livre a le mérite de préciser la posture originale de son auteur, historien non professionnel venu de l'Action française et de « l'histoire conservatrice », fasciné en même temps par les innovations de l'histoire marxiste et par les *Annales*. Le chapitre qu'il consacre à « L'attitude devant l'histoire : au Moyen Âge » ne manque pas de faire son miel des deux pages citées de Marc Bloch[18].

Plusieurs autres témoins importants, venus d'horizons intellectuels divers, pourraient être cités dans les mêmes années. En Allemagne par exemple, Wolfram von den Steinen publie en 1959 *Der Kosmos des Mittelalters*, vaste synthèse personnelle qui comporte d'intéressantes notations sur les attitudes médiévales à l'égard du temps[19]. En France, Philippe Wolff publie dans les *Annales* — le choix de la revue n'est sans doute pas fortuit — un article sur « Le temps et sa mesure au Moyen Âge »[20]. Mais ce qui frappe avant tout, c'est l'absence de relief donné à la question spécifique du temps dans les grandes synthèses ou les entreprises collectives : il n'y a guère de changement à cet égard depuis que Johann Huizinga, en 1919, avait fait une petite place aux sentiments ambivalents à l'égard du temps présent et au « rêve d'une vie plus belle », mais sans consacrer au temps (pas plus d'ailleurs qu'à l'espace) un seul des vingt-deux chapitres de son livre pionnier, *L'automne du Moyen Âge*[21]. Après la Seconde Guerre mondiale encore, la question du temps n'est pas mieux posée par Richard Southern, dans son livre de 1953, *The Making of the Middle Ages*[22], qui fait toujours autorité dans les pays de langue anglaise ; ni en 1962, dans le gros volume de Robert S. Lopez, *Naissance de l'Europe*, qui suit un plan classiquement chronologique jusqu'à « l'apogée du XIIIe s. »[23]. Les médiévistes italiens eux-mêmes, pourtant férus dans les mêmes années de débats historiographiques (entre l'héritage de B. Croce et le marxisme), n'innovent pas davantage à cet égard[24].

Trois livres se distinguent pourtant dans cette production internationale : dans l'ordre chronologique, ce sont ceux de Jacques Le Goff en France, d'Aaron Gourevitch en Russie et d'Arno Borst en Allemagne.

Dès 1960, le premier publie l'un de ses plus grands articles : « Temps de l'Église et temps du marchand »[25]. Des révisions ont été proposées depuis, suggérant que la diffusion des horloges mécaniques ne fut pas aussi rapide et que l'opposition bourgeoisie/Église ne fut pas toujours aussi

16. Il est cité toutefois par Fernand BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 59 et par E. LE ROY LADURIE, dans *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975, p. 426.

17. Philippe ARIÈS, *Le temps de l'histoire*, Paris, Édition du Rocher, 1954, 2e éd. avec une préface de Roger CHARTIER, Paris, Seuil, 1986.

18. *Ibid.*, p. 87-131. Voir plus précisément pour la connaissance de M. Bloch, p. 119-120 et aussi p. 227-228.

19. Wolfram VON DEN STEINEN, *Der Kosmos des Mittelalters*, Berne/Munich, Franke, 1959 : notamment sur le « mythe » biblique (avec une insistance particulière sur Babel, thème qui sera développé par A. Borst) et sur « l'abandon à l'instant » (*Die Hingabe an den Augenblick*, p. 96-100) qu'il juge caractéristique de certaines conversions des XIIe-XIIIe s., saint François d'Assise compris.

20. Philippe WOLFF, « Le temps et sa mesure au Moyen Âge », *Annales E.S.C.*, 17, 1962, p. 1141-1145.

21. Traduit pour la première fois en français en 1932. Voir la nouvelle traduction précédée d'un entretien avec J. Le Goff, Paris, Payot, 1975.

22. Richard W. SOUTHERN, *The Making of the Middle Ages*, Londres, Hutchinson, 1953 (rééd. en 1959, 1968, 1993).

23. Robert S. LOPEZ, *Naissance de l'Europe*, Paris, Armand Colin, 1962.

24. Ovidio CAPITANI, *Medioevo passato prossimo. Appunti storiografici : tra due guerre e molte crise*, Bologne, Il Mulino, 1979, spécialement p. 211-269 : « Dove va la stroriografia medioevale italiana ? » et p. 271-356 : « Crisi epistemologica e crisi di identità : appunti sulla ateoreticità di una medievistica » (je remercie J. Le Goff de cette précieuse indication bibliographique).

25. Jacques LE GOFF, « Au Moyen Âge : Temps de l'Église et temps du marchand », *Annales E.S.C.*, 1960, p. 417-433, repris dans *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977, p. 46-65.

tranchée que l'auteur le pensait ; on a fait remarquer aussi que les innovations intellectuelles de la scolastique universitaire du XIIIe s. méritaient une place plus importante à côté des transformations sociales[26] : il reste acquis que la division du temps diurne en unités égales, permise sur le plan technique par le mécanisme de l'horloge à échappement (qui règle en unités de temps discrètes et égales le mouvement induit par la descente du poids), mais aussi, au delà des seuls aspects techniques, par une foule d'autres facteurs économiques (expansion de l'artisanat, du marché urbain, de l'économie monétaire), sociaux et politiques, a ouvert le temps médiéval à la modernité. On ne compte pas les travaux qui ont accompagné ou emboîté le pas à ces recherches[27]. Pour Jacques Le Goff, cet article n'est pas resté isolé : non seulement il s'accompagnait d'autres études sur le même thème[28], mais surtout il déboucha l'année suivante sur un chapitre entier de sa grande synthèse, *La civilisation de l'Occident médiéval*[29]. Pour la première fois, à ma connaissance, tout un chapitre est consacré aux « Structures spatiales et temporelles (Xe-XIIIe s.) » le mot « structures », le traitement spécifique du problème du temps dans cette société, tout est nouveau et va peser durablement sur la suite des études médiévales. Mais l'auteur n'abandonne pas là la tâche : de 1964 à 1999, date de sa nouvelle synthèse « Temps » dans le *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*[30], articles et livres – dont *La naissance du purgatoire* en 1981 et *Saint Louis* en 1996 (où une place est faite explicitement au « Temps de saint Louis »[31]) – se succèdent, qui inlassablement reviennent sur le même sujet. Par exemple, dans *La bourse et la vie*, l'auteur montre concrètement comment la pression de l'économie monétaire a conduit au XIIIe s. à reconnaître que la spéculation sur le temps caractéristique de l'*usura* pouvait être licite ou du moins compatible avec l'aspiration au Salut[32].

Si le maître-livre d'Aaron Gourevitch n'est devenu lisible en français et en italien qu'en 1983, il avait été publié en russe dès 1972 avant d'être d'abord traduit en allemand en RDA. Un chapitre d'une longueur sans précédent y est consacré aux « représentations spatio-temporelles », dans lequel l'auteur n'hésite pas à poser, en reprenant les termes de saint Augustin, la question à la fois la plus fondamentale et la plus difficile : « Qu'est-ce que le temps ? »[33]. La dette à l'égard de Marc Bloch et aussi de Jacques Le Goff est clairement exprimée. Sur certains points, Gourevitch enrichit substantiellement le dossier, notamment quand il tire parti de sa profonde connaissance des sagas et du monde médiéval scandinave pour opposer à la pensée méditerranéenne d'un temps objectivé et finalisé dans une perspective historique ou eschatologique, une conception « barbare » selon laquelle « le temps n'existe pas en dehors des hommes »[34] et de leurs pratiques sociales (agraires, guerrières, généalogiques, etc). Cette conception ignore aussi la « discontinuité » entre temps « sacré » et temps « terrestre » caractéristique de la conception « mytho-poiétique » du christianisme. Pour les « Barbares », remarque-t-il, « seul existait le temps présent »[35].

26. Sur ce dernier point, voir : Ruedi IMBACH, « Temps », dans *Dictionnaire du Moyen Âge*, dir. Claude GAUVARD, Alain de LIBERA, Michel ZINK, Paris, PUF, 2002, p. 1370-1371.

27. Voir LEDUC, *Les historiens et le temps* (*op. cit.* n. 5), p. 140 et ss et ci-dessous, la troisième partie du présent article.

28. Jacques LE GOFF, « Le temps du travail dans la « crise » du XIVe siècle : du temps médiéval au temps moderne », *Le Moyen Âge*, LXIX, 1963, p. 597-613, repris dans *Pour un autre Moyen Âge* (*op. cit.* n. 25), p. 66-79.

29. ID., *La civilisation de l'Occident médiéval*, Grenoble, Arthaud, 1964, p. 169-248.

30. ID., « Temps », dans Jacques LE GOFF et Jean-Claude SCHMITT, éd., *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, p. 1113-1122.

31. Jacques LE GOFF *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 558-570.

32. ID., *La bourse et la vie*, Paris, Hachette, 1986.

33. Aaron GOUREVITCH, *Les catégories de la culture médiévale* [1972], trad. fr. Paris, Gallimard, 1983, p. 31-154 : Chapitre premier : Les représentations spatio-temporelles. 1. Macrocosme et microcosme (p. 47-95) ; 2. Qu'est-ce que le temps ? (p. 96-154). La question de saint Augustin (*Confessions*, XI, XIV, 17 : « *Quid est enim tempus ?* ») court effectivement tout au long du Moyen Âge ; elle est reprise telle quelle par Walter Map au XIIe s. Cf. Jean-Claude SCHMITT, « Temps, folklore et politique au XIIe s. À propos de deux récits de Walter Map, *De nugis curialium* I 9 et IV 13 », dans *Le temps chrétien de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge, IIIe-XIIIe s.*, dir. Charles PIETRI, Gilbert DAGRON Jacques LE GOFF, Paris, CNRS, 1984, p. 489-515, repris dans ID., *Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, 2001, p. 360-396.

34. A. GOUREVITCH, *Les catégories* (*op. cit.* n. 33), p. 105.

35. *Ibid.*, p. 103.

Après les six volumes de *Der Turmbau von Babel*, sa monumentale étude de l'histoire des langues et de la sémantique médiévales (1957-1963), Arno Borst n'a plus cessé d'approfondir sa réflexion sur le temps médiéval et plus précisément sur le comput, tel qu'il fut affiné par les moines de Reichenau et en premier lieu par Hermannus Contractus dans la première moitié du XIe s.[36]. De ces études spécifiques émerge une synthèse originale dans sa conception et puissante dans son contenu, dont l'influence en Allemagne est à certains égards comparable à celle de la synthèse précitée de Jacques Le Goff : *Lebensformen im Mittelalter*, parue en 1973, un an après le livre de Gourevitch[37]. Deux parties divisent ce gros livre : la première, intitulée *Condicio humana*, examine les structures profondes de la culture médiévale ; la seconde, *Societas humana*, traite des groupes sociaux et des relations sociales. La notion de « forme de vie » se veut l'exacte traduction des expressions latines *ordo vivendi*, *mos vivendi* ou *ritus vivendi*. A. Borst montre comment ces notions ont bénéficié tout au long du Moyen Âge d'un élargissement sémantique, passant du sens d'un idéal éthique (depuis Platon et Cicéron jusqu'à Augustin et à la culture monastique) à celui de la diversité des « règles de vie » (XIIe s.) et pour finir, à partir du concile de Lyon de 1245, à celui de « mœurs » reconnues dans leurs différences chez les autres peuples, notamment les Mongols. À la base de l'édifice, qui s'appuie sur les études antérieures de Jacques Le Goff et de Wolfram von den Steinen, se trouve le chapitre d'ouverture de *Condicio humana*, « Le temps et le cours de la vie » *(Zeit und Lebenslauf)*. Comme tous les chapitres suivants, il se présente comme un diptyque de deux textes, choisis au début et à la fin du Moyen Âge, et de leur commentaire, toujours admirable de finesse et d'érudition. En l'occurrence, la mise en parallèle de la relation par Bède en 731 de la conversion du roi anglo-saxon Edwin un siècle plus tôt, et d'une lettre datée précisément de 1341 et écrite à Rome par Pétrarque à un ami, permet à l'auteur de s'interroger sur les problèmes de datation que rencontraient les auteurs médiévaux, sur les différences entre temps liturgique et temps mécanique d'un bout à l'autre de la période, sur la construction du *saeculum*, non le siècle au sens moderne du terme, mais le temps ici-bas conçu à la mesure de l'homme.

Je tiens ces trois livres, publiés en moins de dix ans (1964-1973), pour le point de départ, au niveau international, d'une nouvelle attention des médiévistes au problème du temps, considéré comme l'un des fondements de la société et de la culture médiévales. Ils dessinent en tout cas l'horizon sur lequel se sont multipliés ces dernières trente années, à propos du temps au Moyen Âge, de très nombreux articles, des chapitres importants de livres — dont la réflexion suggestive d'E. Le Roy Ladurie sur la « civilisation desheurée » de Montaillou au début du XIVe s. (1975)[38] — abondamment commentée depuis[39] — des colloques thématiques réunissant non seulement des

36. Arno BORST, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, Stuttgart, 1957/63, 6 vol. ; — ID., *Mönche am Bodensee 610-1525*, Sigmaringen, 1978 (3e éd. Darmstadt, 1985) ; — ID., « Ein Forschungsbericht Hermanns des Lahmen », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 40, 1984, p. 379-477 ; — ID., *Astrolab und Kloster Reform an der Jahrtausendwende*, Heidelberg, C. Winter Universitätsverlag, 1989 : — ID., *Computus, Zeit und Zahl in der Geschichte Europas*, Berlin, Wagenbach, 1991 ; — *Der karolingische Reichskalender und seine Überlieferung bis ins 12. Jahrhundert*, éd. Arno BORST, Hanovre, 2001, 3 vol. (Monumenta Germaniae Historica, Libri memoriales, II).

37. ID., *Lebensformen im Mittelalter*, Francfort/Main, Ullstein Sachbuch, 1973, spécialement p. 35 et ss.

38. Emmanuel LE ROY LADURIE, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975, p. 419-431. L'A. distingue ce « temps villageois » aussi bien du « temps de l'Église » (les séquences liturgiques et le cloches elles-mêmes n'ont pas prise sur lui) que du « temps du marchand », en partie observable au contraire dans la ville de Pamiers. Et de conclure : les Montalionais vivent dans une « île du temps » ce qui ne signifie pas une « société sans histoire » ; « les sociétés villageoises vivent une histoire. Mais elles ne la pensent pas dans leur conscience claire » (p. 430).

39. La conclusion d'E. Le Roy Ladurie doit être partiellement relativisée par les observations d'autres historiens : Monique BOURIN, « Quel jour, en quelle année ? À l'origine de la 'révolution calendaire' dans le Midi de la France », dans *Le temps, sa mesure et sa perception au Moyen Âge* (Orléans, 1991), éd. Bernard RIBÉMONT, Caen, Paradigme, 1992, p. 37-46 : ce qui est vrai peut-être des montagnes de l'Ariège ne l'est pas de la plaine languedocienne, où les déclarations devant notaire montrent une précision chronologique dans les souvenirs ou la mention de l'âge plus précoce ; on la trouve plus tôt encore dans les villes italiennes : Jean-Pierre DELUMEAU, « La mémoire des gens d'Arezzo et de Sienne à travers des dépositions de témoins (VIIIe-XIIe s.) », dans *Temps, mémoire et tradition au Moyen Âge*, Actes du 13e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public, Aix-en-Provence, 1983, p. 45-67.

historiens de la société médiévale, mais des historiens de la littérature, des sciences, de l'art[40], des contributions d'ampleur et d'intérêt divers à des dictionnaires[41].

Notons enfin que ces réflexions foisonnantes et souvent novatrices n'ont pas tardé à passer dans des ouvrages de synthèse destinés à la formation des étudiants et des futurs historiens. Dans le premier volume de sa « Nouvelle Clio » consacrée aux *Mentalités médiévales, XIe-XVe s.* (1996), Hervé Martin réserve, au titre des « Connaissances » acquises, un chapitre à l'"Espace » et un autre au « Temps ». La perspective choisie se décline en trois grandes étapes : le « Temps immobile du haut Moyen Âge », « L'affinement des catégories temporelles aux XIIe et XIIIe s. », « Vers la mesure exacte du temps (XIIIe-XVe s.) ». Les travaux antérieurs et en particulier le livre de Gourevitch sont largement mis à contribution[42]. Tout récemment enfin, Jérôme Baschet a publié une belle synthèse sur *La civilisation féodale*, dont la principale originalité réside dans le dépassement de la « périodisation » classique du Moyen Âge et dans une démarche rétrospective qui part de l'Amérique coloniale pour mettre en valeur les traits distinctifs de ce qu'on pourrait appeler ironiquement « l'Europe pré-colombienne ». Il articule une première partie narrative, qui illustre la « dynamique » de la société médiévale depuis le haut Moyen Âge jusqu'aux Grandes Découvertes, et une deuxième partie consacrée aux « Structures fondamentales de la société médiévale »[43]. Il en retient six, dont au premier rang « Les cadres temporels de la chrétienté »[44], chapitre suivi de « La structuration spatiale de la société médiévale ». Ces deux chapitres liminaires sont le socle sur lequel s'élèvent les autres chapitres du livre. En près de quarante pages, l'auteur confirme le caractère de « donnée sociale » du temps et par suite sa relativité historique : le temps n'est pas le même au Moyen Âge et aujourd'hui. Il insiste aussi sur la diversité des temps sociaux et de la mesure du temps au Moyen Âge, et sur l'ambiguïté des attitudes face au temps : le temps médiéval est « semi-historique », il « combine dans l'ici-bas un peu de temps irréversible et beaucoup de temps répétitif »[45], ce que vérifie par exemple la tension entre d'une part la conception historique et eschatologique du christianisme et d'autre part les cycles du temps liturgique ou du calendrier agraire. Avec raison, il ne se contente pas de juxtaposer à ce premier chapitre le deuxième sur « La structuration spatiale de la société féodale », il cherche en les liant l'un à

40. *Temps, mémoire et tradition au Moyen Âge* (*op. cit.* n. 39) : publication en 1983 de onze études traitant avant tout de la mémoire (dont la contribution citée plus haut de J.-P. Delumeau), mais aussi des calendriers (G. Comet) et de « l'expression et de la perception du temps d'après l'enquête sur les miracles de Louis d'Anjou » (J. Paul). Pas d'introduction théorique, mais quelques remarques sur l'histoire du temps dans les conclusions tirées par Ch. de la Roncière (p. 278). Mêmes lacunes dans les Actes d'un autre colloque extrêmement riche publiés l'année suivante : *Le temps chrétien...* (*op. cit.* n. 33). Le colloque publié en 1992 par Bernard Ribémont (*op. cit.* n. 39), a le mérite d'aborder des domaines très variés, y compris la littérature médiévale et l'histoire de l'art. Outre la contribution déjà citée de M. Bourin, voir p. 19-35 l'étude de J.-P. Boudet sur l'astrologie et p. 205-213, celle d'E. Poulle sur le souci croissant de la date de naissance. Plus spécifiques : *Le temps et la durée dans la littérature du Moyen Âge et à la Renaissance*, dir. Yvonne Bellanger, Paris, Nizet, 1986 ; — *La ronde des saisons : les saisons dans la littérature et la société anglaises au Moyen Âge*, éd. Leo CARRUTHERS, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1998 (Cultures et civilisations médiévales, XVI). — Sur les rythmes musicaux, mais pas seulement : *La rationalisation du temps au XIIIe s. Musique et mentalités*, dir. Marcel PÉRÈS, Royaumont, Fondation Royaumont (Actes du colloque de Royaumont, 1991), 1998.- Sur les calendriers : *Les calendriers. Leurs enjeux dans l'espace et dans le temps*, dir. Jacques LE GOFF, Jean LEFORT et Perrine MANE (Colloque de Cerisy, 1er-8 juillet 2000), Paris, Somogy, 2002. En langue allemande, on se reportera à *Rhythmus und Saisonalität*. Kongressakten des 5. Symposiums des Mediävistenverbandes in Göttingen, éd. Peter DILG, Gundolf KEIL et Dietz-Rüdiger MOSER, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1995 (le titre ne rend que partiellement compte du contenu, qui est plus large). Du côté anglais : *Medieval Futures. Attitudes to the Future in the Middle Ages*, éd. John A. BURROW et Ian P. WEI, Oxford, Boydell Press, 2000.

41. Hans-Werner GOETZ, « Zeit / Mittelalter », dans *Europäische Mentalitätsgeschichte*, éd. Peter DINZELBACHER, Stuttgart, Kröner, 1993, p. 640-650 ; — U.R. JECK, B. MOISISCH, R. JEHN et R. SPRANDEL, « Zeit », dans *Lexikon des Mittelalters*, nouv. éd., Munich, DTV, 2002, IX, col. 509-513 ; — Jacques LE GOFF, art. « Temps » (*op. cit.* n. 30) ; — Ruedi IMBACH, « Temps » (*op. cit.* n. 26) ; — Le *Dictionary of the Middle Ages*, éd. Joseph R. STRAYER, New York, Charles Scribner's Sons, 1982/89, 13 vol., ne comporte pas d'entrée « Time », mais de riches articles « Historiography » (au sens de l'histoire écrite par les historiens médiévaux) et « Calendars, Rekoning of Time ».

42. Hervé MARTIN, *Mentalités médiévales, XI-XV siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 155-174.

43. Jérôme BASCHET, *La civilisation de l'Europe féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004.

44. *Ibid.*, p. 281-318.

45. *Ibid.*, p. 304.

l'autre à comprendre la spécificité médiévale de « l'espace/temps » par rapport à nos catégories et nos expériences : d'où l'hypothèse — fortement exprimée déjà par Paul Zumthor[46] — d'une « dominance spatiale » dans la chrétienté médiévale contre une « dominance temporelle » aujourd'hui. L'exemple choisi est en effet frappant : pour la justice médiévale, la prison ne joue qu'un rôle secondaire ; c'est la peine de bannissement qui est le plus souvent prononcée ; elle entraîne la perte des solidarités locales, ce qui semble pire parfois que la mort ; aujourd'hui au contraire, on enferme le coupable en prison, on lui impose une « localisation forcée » ; simultanément, à l'heure (universelle) de la « globalisation » et des communications électroniques instantanées d'un bout à l'autre de la planète, la « délocalisation » est pour l'entreprise multinationale une source de profit[47].

Il va de soi que les inflexions que je viens d'évoquer dans les questionnements des médiévistes ne se limitent pas à la seule « histoire du Moyen Âge ». C'est par convention que cette délimitation académique est ici acceptée, tout en sachant qu'elle pose une question de fond pour notre sujet même : celui des périodes délimitées par et imposées à la recherche et à l'enseignement de l'histoire[48]. On y reviendra. Il conviendrait donc d'élargir l'enquête en direction des historiens spécialistes d'autres périodes (notamment l'Antiquité[49] et l'histoire de l'Europe moderne[50]) et de synthèses plus larges encore : citons à cet égard la vaste synthèse de R. Wendorf sur « l'histoire de la conscience du temps en Europe »[51] — que je crois être passée inaperçue en France —, et l'ouvrage de Norbert Elias, *Du temps*, moins remarqué que ses travaux classiques sur la « civilisation des mœurs « et la « société de cour »[52]. De notre point de vue, l'ouvrage présente pourtant le grand intérêt de montrer comment « le besoin de déterminer le temps » et « la mise en séquence d'événements en évolution continue » constituent bien un fait culturel, assimilé par l'auteur à un « langage » qui résulte d'apprentissages sociaux variables selon les époques ; ils peuvent commencer dans la famille et se poursuivre à l'école ; dans tous les cas, ils induisent une « contrainte exercée de l'extérieur par l'institution sociale ». Cette contrainte ne devient vraiment efficace que lorsqu'elle se mue en un « système d'autodiscipline », propre à participer au « processus de civilisation » étudié par l'auteur tout au long de son œuvre. À titre d'exemple, le « refus compulsif de la ponctualité » donne la mesure de la pression ambiante et des résistances qu'elle peut susciter[53].

Le temps comme catégorie de l'historien

La réflexion sur le temps dans ce que Michel de Certeau appelait les « opérations historiographiques » et « l'écriture de l'histoire » ne saurait être séparée de l'intérêt relativement nouveau prêté par les historiens et notamment les médiévistes, à la conscience et à la mesure du temps dans les sociétés qu'ils étudient. En tout cas, historiquement, les deux phénomènes me semblent bien contemporains.

C'est en effet à l'*Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* de Marc Bloch qu'il faut d'abord faire retour. Je ne rappellerai ici que deux points essentiels à sa réflexion, laquelle est restée malheureusement inachevée : ils touchent au rapport entre la conception du temps par l'historien

46. Paul ZUMTHOR, *La mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1993.
47. J. BASCHET, *La civilisation de l'Europe féodale* (*op. cit.* n. 43), p. 353.
48. Voir à ce propos les riches analyses de LEDUC, *Les historiens et le temps* (*op. cit.* n. 5).
49. Catherine DARBO-PESCHANSKI, éd., *Constructions du temps dans le monde grec ancien*, Paris, CNRS-Éditions, 2000.
50. Les premiers ouvrages à citer seraient évidemment ceux de Fernand BRAUDEL lui-même, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949) et les trois tomes de *Civilisation matérielle et capitalisme, XVe-XVIIIe s.* (1979), illustration achevée des « trois durées » dont je parlerai plus bas.
51. R. WENDORF, *Zeit und Kultur. Geschichte des Zeitbewusstseins in Europa*, Wiesbaden, 1980.
52. Norbert ELIAS, *Du temps* [1984], trad. fr. Paris, Fayard, 1996. Le livre avait paru auparavant dans plusieurs livraisons d'une revue néerlandaise.
53. *Ibid.*, p. 15-17.

et l'explication historique. Qu'on se souvienne d'abord de ses anathèmes contre « l'idole des origines » : le mot « origine « est ambigu puisqu'il peut signifier à la fois le *commencement* (mais est-il jamais possible de connaître un début en histoire ?) et la *cause* d'un phénomène. En fait, l'historien doit se détourner de l'illusion positiviste selon laquelle la mise en relation de deux « faits » situés « avant » et « après » sur l'échelle du temps puisse tenir lieu d'explication. « Jamais, en un mot, un phénomène historique ne s'explique pleinement en dehors de l'étude de son moment »[54]. Au contraire, ce sont les relations entre divers types de phénomènes, saisis dans la synchronie d'une structure, plutôt que d'hypothétiques « influences » terme à terme déployées dans le temps, qui doivent soutenir l'explication. On ne peut que saluer la force de l'idée, devenue centrale dans la réflexion historienne contemporaine : c'est ce que Paul Veyne, commentant Michel Foucault, appelle la représentation « kaléidoscopique » (structurale) de la causalité, à l'opposé d'une représentation « arborescente » (linéaire et temporelle) : « la médecine du XIXe s. ne s'explique pas à partir d'Hippocrate et en suivant le fil du temps, lequel n'existe pas : il y a eu remaniement du kaléidoscope, et non continuation d'une croissance (...) Les grands arbres ne poussent pas dans les kaléidoscopes »[55]. Cette réflexion est fondamentale puisqu'elle introduit la possibilité de reconnaître des discordances temporelles, des décalages, des formes d'anachronisme entre des phénomènes pourtant synchroniques, mais pas vraiment contemporains : par exemple entre des modes de vie ou de pensée attestés au même moment et pourtant divergents ; l'inverse — ce que Reinhard Koselleck appelle « la contemporanéité du non-contemporain »[56] — n'est pas moins vrai.

L'autre point à souligner dans la pensée de M. Bloch concernant le temps, est le rapport réciproque entre passé et présent. Il note comment, jusqu'au XIXe s., il allait de soi qu'on ne pouvait prétendre expliquer un phénomène présent qu'en recourant au passé, plus ou moins lointain. Et comment au contraire, de son temps, le *présent* ou si l'on préfère l'absence de « profondeur historique », la mémoire courte des hommes politiques, des militaires, des économistes, des sociologues, semblait exercer une tyrannie de plus en plus grande et préjudiciable à la juste compréhension des phénomènes contemporains. *L'étrange défaite* est une réfutation magistrale de ce « privilège d'auto-intelligibilité ainsi reconnu au présent [et qui] s'appuie sur une suite d'étranges postulats »[57]. Comme on va le voir, c'est à ce « privilège » qu'a été donné depuis, en mauvaise part, le nom de « présentisme ». À cette attitude, M. Bloch opposait la fécondation mutuelle, dans un même effort de compréhension, du présent par le passé et inversement.

L'idée de Bloch d'une fécondation mutuelle du passé et du présent a-t-elle été trahie par le concept braudélien de « longue durée », accusé de favoriser le passéisme face à l'histoire et le refus du changement[58] ? Le danger existe, si on méconnaît la dynamique du changement que l'auteur de la *Méditerranée* et de *Civilisation matérielle et capitalisme* attachait à sa conception de la « longue durée », bien que certaines de ses expressions, d'ailleurs variables, aient pu éveiller des soupçons : ainsi quand il parlait d'« histoire (quasi) immobile » ou de « temps géographique »[59]. C'est la *relation* avec les deux autres types de durées distingués par Braudel — « une « histoire lentement rythmée » ou « temps social » et une « histoire événementielle » ou « temps individuel » — qui doit assurer cette dynamique, ce que Braudel n'a pas manqué de souligner : « En fait, les

54. Marc BLOCH, *Apologie* (*op.cit.* n. 1), p. 17.

55. Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire, [suivi de] Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Seuil, 1979, p. 231 et p. 235.

56. Cité par LEDUC, *Les historiens et le temps* (*op.cit.* n. 5), p. 100.

57. M. BLOCH, *Apologie* (*op. cit.* n. 1), p. 11.

58. Jean CHESNEAUX, *Habiter le temps. Passé, présent, futur : esquisse d'un dialogue politique*, Paris, Bayard, 1996, p. 123 ; — Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXIe siècle ?*, Paris, Seuil, 2001, p. 223.

59. Voir à cet égard la discussion de la thèse braudélienne à partir de 1985, telle que la présente LEDUC, *Les historiens et le temps* (*op. cit.* n. 5), p. 41 et ss. On se reportera notamment à Jacques LE GOFF, « Le changement dans la continuité », *Espaces Temps*, 34-35, 1986, p. 20-22.

durées que nous distinguons sont solidaires les unes des autres ; ce n'est pas la durée qui est tellement création de notre esprit, mais les mouvements de cette durée »[60]. Paul Ricœur attire l'attention sur une autre difficulté, qui mérite d'être soulignée pour permettre une meilleure utilisation des idées de Braudel : la confusion entre la *durée* (temps long, temps court) et la *vitesse* (temps lent, temps rapide). Un temps peut être court, mais lent, et inversement : une fois encore, les *rythmes* du changement sont essentiels et on y reviendra.[61]

Si les réflexions de M. Bloch ou de F. Braudel apparaissent en prise immédiate avec la travail empirique de l'historien, d'autres travaux, venus plutôt des frontières de la philosophie et de la sociologie et n'ayant pas de finalité méthodologique immédiate, doivent néanmoins nous retenir. À cet égard, la démarche de Reinhart Koselleck est particulièrement originale, sinon inclassable (surtout en France), entre philosophie, histoire intellectuelle et sémantique historique. Il ne lui répugne pas pour autant de se livrer à l'observation concrète des traces matérielles et symboliques du passé (par exemple les monuments aux morts), mais ces « expériences » du temps sont saisies à travers les « concepts directeurs » et les « structures linguistiques » par lesquels elles s'expriment nécessairement. Ces concepts et structures, tous chargés de temporalité, sont par exemple « Crise », « Développement », « Hasard », « Histoire », « Progrès », « Révolution », etc. Ils sont la trame du monumental ensemble des sept volumes des *Geschichtliche Grundbegriffe* (*Dictionnaire des concepts historiques fondamentaux*), publiés entre 1972 et 1997[62]. Il est vrai que le concept de « Temps » (*Zeit*) manque à la série des cent vingt concepts retenus, mais le temps est présent, comme on l'a dit, dans la totalité des autres, à commencer par celui d' « Histoire » (*Geschichte*) traité par R. Koselleck lui-même[63]. Car la grande question de l'auteur, commente Michael Werner, c'est bien « la question du temps et de la temporalité »[64], ou, si l'on préfère, de l'historicité des « expériences » du passé et des « attentes » de l'avenir. Cette question est placée sous le signe de la diversité, suivant la formule fameuse que Herder opposait à Kant : « Il existe, en un seul temps, une multitude de temps »[65]. En fait, Jean Leduc — qui cite en exergue de son livre la phrase de Herder — montre bien l'écart fréquent entre les conceptions philosophiques contemporaines du temps (subjectivité, multiplicité, relativité) et la conception commune chez les historiens, Braudel compris : même si le temps se divise entre trois modes plus ou moins articulés, il va le plus souvent de soi que l'histoire se déroule « dans » le temps, considéré comme un donné, non comme une construction coextensive aux activités humaines.

L'œuvre de Krzysztof Pomian, lui aussi « historien et philosophe », peut sembler plus immédiatement en prise sur les travaux des historiens[66]. « L'objet de ce livre n'est pas l'idée du temps,

60. Fernand BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire* (*op. cit.* n. 3), p. 76.

61. Paul RICŒUR, *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique. 2. La configuration dans la récit de fiction. 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1983/85, t. 1, p. 187.

62. *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, éd. Otto BRUNNER, Werner CONZE, Reinhart KOSELLECK, Stuttgart, Klett-Cotta, 4e éd. 1994 [1972]. Je trouve là encore excessive la critique d'Alain Guerreau, (*op.cit.* n. 58), p. 258, qui dénonce la caractère décousu de cette liste des « concepts fondamentaux », là où il faudrait montrer au contraire leurs interrelations. Ce n'est pas dans ce type d'ouvrage, mais à l'épreuve de leur mise en œuvre (p. ex. dans les études de Koselleck sur la mort collective), qu'on peut juger de la pertinence de l'entreprise. Relevant d'un même type de démarche, mais élaboré par des historiens professionnels, voir Richard von DULMEN, éd., *Geschichte*, Francfort/Main, Fischer, 1990 (Fischer Lexikon), qui, parmi quinze notions, n'a pas retenu non plus le concept de « Zeit ».

63. Traité par R. Koselleck lui-même dans le vol. II, et publié en tête du recueil en français des articles édités par l'auteur dans les *Grundbegriffe* : Reinhart KOSELLECK, *L'expérience de l'Histoire*, trad. fr., Paris, EHESS /Gallimard /Le Seuil, 1997, p. 15-99. Du même auteur, voir aussi : *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. fr., Paris, EHESS, 1990.

64. Michael WERNER, *Préface* de R. KOSELLECK, *L'expérience de l'Histoire* (*op. cit.* n. 63), p. 9.

65. R. KOSELLECK, *Le futur passé* (*op. cit.* n. 63), p. 10. À cette proposition souscrit aussi Catherine DARBO-PESCHANSKI, *Constructions du temps* (*op. cit.* n. 49), p. 11-27.

66. Krzysztof POMIAN, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984. Déjà annoncé par ID., « Temporalité historique / Temps », dans *La Nouvelle Histoire*, éd. Jacques LE GOFF, Roger CHARTIER et Jacques REVEL, Paris, CEPL, 1978, p. 558-560.

prévient l'auteur, c'est le temps même »[67]. Son intérêt pour nous est de situer dans une perspective très large les évolutions historiographiques dont on a déjà parlé. Pour l'auteur, les formes reconnues au temps déterminent autant de modes de traitement historique du temps, dont l'énumération charpente l'économie du livre : aux « événements », la « chronographie « (celle de « l'histoire-récit ») ; aux « répétitions », les « cycles et oscillations » (ceux de l'histoire économique quantitative façon Ernest Labrousse) ; aux « époques », les « périodisations » larges ; à « l'au-delà de l'histoire » mouvante, les « structures » (la « longue durée » de Fernand Braudel, voire « l'histoire (quasi) immobile » ; enfin, on assiste aujourd'hui à un nouveau moment clef, où les formes traditionnelles de « chronométrie » (les heures), de « chronographie » (l'écriture de l'histoire) et de « chronologie » (la datation et la périodisation) s'abîment dans une nouvelle « chronosophie » abolissant les frontières entre temps des hommes et temps de la Nature. En dépit des apparences, cette vaste histoire du temps n'a rien de spéculatif : elle renvoie très précisément à « l'histoire de l'histoire » au long du XX[e] s. Le tournant remonte même à la fin du siècle précédent, daté par Pomian de l'œuvre de Paul Lacombe (1894) qui dénia vigoureusement tout intérêt à l'événement singulier et rejeta l'histoire « récit des événements » au profit de la mise en série des phénomènes, seule condition de leur intelligibilité[68]. S'ouvrait alors le grand moment fondateur des sciences sociales, illustré par le sociologue Emile Durkheim et l'économiste François Simiand[69]. Certes, comme le rappelle Pomian, l'opposition entre « récit des événements » et « histoire vraie » (celle-ci relevant des structures et de la « longue durée », mais les mots restaient à inventer) n'était pas nouvelle, elle remontait même au XVI[e] s. Mais on n'avait jamais pu jusqu'alors se passer de la première pour introduire la seconde. Celle-ci conquiert désormais son autonomie et sa légitimité[70]. Dans ce contexte transformé, F. Simiand attire l'attention des historiens sur « les crises et les rythmes de la vie matérielle des hommes »[71] . Point d'histoire conjoncturelle qui ne soit donc celle des prix, en premier lieu des prix des céréales dont E. Labrousse démontre qu'ils commandent toute la vie économique et sociale des villes et des campagnes, industrie comprise (1932). Restait à élargir le champ d'observation, à relier aux forces matérielles les plus profondes les fluctuations de la vie sociale et le mouvement des idées, à démontrer surtout, comme le fit Braudel, l'articulation des « modalités de temporalisation »[72].

Terminons ce tour d'horizon par deux livres récents d'historiens. Chez Jean Chesneaux (1996), la voix du spécialiste de la Chine contemporaine se mêle à celle du militant pour réclamer une « reconquête du temps »[73], une « révolution copernicienne en histoire » (W. Benjamin)[74], contre tous les « spécialistes » du « temps géré », parmi lesquels les historiens de métier, les héritiers de F. Braudel. Sur un ton bien différent, François Hartog (2004), met lui aussi l'accent sur le présent[75]. La notion d'« ordre du temps » est directement empruntée à l'ouvrage cité de K. Pomian. Aux fondateurs des *Annales*, il doit l'idée de la relativité du temps, en rappelant avec Lucien Febvre qu'il convient moins à l'historien de « faire du passé table rase »[76] que de comprendre en quoi le présent diffère du passé. Car tout part désormais du présent, source de toute valeur d'un passé

67. K. POMIAN, *L'ordre du temps* (*op. cit.* n. 66), p. XII.

68. *Ibid.*, p. 14. Voir Paul LACOMBE, *De l'histoire considérée comme une science*, Paris, Hachette, 1894.

69. François SIMIAND, « Méthode historique et sciences sociales. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de Synthèse*, VI, 1903, p. 1-22 et 129-157. Sur le contexte historiographique plus large, voir les travaux fondamentaux de Otto Gerhard OEXLE, *L'historisme en débat. De Nietzsche à Kantorowicz*, [1996], trad. fr. Paris, Aubier, 2001.

70. K. POMIAN, *L'ordre du temps* (*op. cit.* n. 66), p. 15.

71. *Ibid.*, p. 76. Cf. F. SIMIAND, « Méthode historique... » (*op. cit.* n. 69).

72. Suivant l'expression de C. Darbo-Peschansky citée plus haut.

73. Jean CHESNEAUX, *Habiter le temps* (*op. cit.* n. 58). « Pour une reconquête du temps » est le titre de la IV[e] partie de l'ouvrage.

74. *Ibid.*, p. 139-140.

75. François HARTOG, *Régimes d'historicité* (*op. cit.* n. 12).

76. Titre repris évidemment de Marx d'un livre précédent de Jean CHESNEAUX, *Du passé faisons table rase ?*, Paris, Maspéro, 1976 : une forme radicale et militante de « présentisme ».

« patrimonialisé » comme d'un avenir incertain : pour désigner cette « montée de la catégorie du présent » jusqu'à ce que s'impose l'évidence d'un « présent omniprésent » ou d'un « passé perpétuel », l'auteur parle de « présentisme »[77]. Le « présentisme » serait notre « régime d'historicité », distinct de ceux qui se sont succédé dans le passé : celui du christianisme, théorisé par saint Augustin et dont Bossuet retient toujours l'idée finaliste des six âges du monde précédant le Jugement dernier, comme celui des grandes « chronosophies » (suivant la terminologie de K. Pomian) issues des Lumières, depuis Voltaire ou Hegel jusqu'à Marx, Spengler et Toynbee. Mais nous vivons aujourd'hui une « crise » qui n'est étrangère ni à la crise de 1929, ni à la Shoah, ni à la « globalisation ». Dans les termes de R. Koselleck, l'écart est devenu considérable entre notre « expérience » du passé et notre « attente » du futur, la première ne permettant plus de déchiffrer ce dernier. « Tout se passe comme s'il n'y avait plus que du présent »[78]. C'est pourquoi la question du temps se fait si obsédante. Chez les historiens eux-mêmes et notamment les médiévistes, elle a acquis en effet une prégnance sans précédent.

Toutes ces réflexions culminent dans l'œuvre inégalée de Paul Ricœur : les trois volumes de *Temps et récit* (1983-85) et *La mémoire, l'histoire et l'oubli* (2000) ne sont en fait qu'un long commentaire, prodigieusement affiné et informé, du travail des historiens et de l'usage du temps en histoire[79]. On ne peut que souscrire au jugement de Jean Leduc écrivant: « Qu'il suffise pour l'instant de dire que *Temps et récit* sera, désormais, *la* référence majeure pour tous ceux qui s'interrogent sur le récit ». Une telle œuvre ne se résume pas. Disons simplement en quoi elle peut être utile au médiéviste : d'abord par son argument central, suivant lequel l'expérience du temps propre à une époque (en l'occurrence la nôtre) impose à l'histoire des formes narratives spécifiques, et inversement que celles-ci induisent un rapport historique particulier au temps. Même l'affirmation de la « longue durée » structurelle n'affranchit pas l'histoire d'une forme narrative caractérisée par la « mise en intrigue ». Simplement, de l'histoire-récit traditionnelle (l'histoire-bataille), on est passé à d'autres types de narrativité historique. Ce point amène P. Ricœur à croiser le fer avec Paul Veyne et surtout Hayden White et les narrativistes américains[80] : non, même si l'histoire s'écrit sous la forme d'un récit, ce récit n'est pas assimilable à n'importe quelle oeuvre littéraire ! L'histoire a une exigence de vérité étrangère à la fiction, et même au roman réaliste. Par exemple, le récit historique s'appuie sur un substrat de notes, qui elles-mêmes renvoient aux « sources ». « L'historien n'est pas libre », disait Georges Duby[81]. Encore doit-il prendre conscience de toutes les contingences — narratives, temporelles, formelles — de son écriture propre[82]. Ainsi la discussion critique des historiens contemporains se poursuit-elle dans *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, pour souligner l'importance de *L'écriture de l'histoire* de Michel de Certeau[83] puis proposer, au sujet de la mémoire, un long commentaire croisé des travaux de Maurice Halbwachs, Yosef Hayim Yerushalmi et Pierre Nora[84].

Temps médiévaux

Les observations qui précèdent invitent à poursuivre conjointement, aux deux niveaux que j'ai indiqués — « objectif » et « réflexif » — l'examen de la question du temps chez les médiévistes.

77. F. Hartog, *Régimes d'historicité* (*op. cit.* n. 12), p. 18.
78. *Ibid.*, p. 28.
79. Paul Ricœur, *Temps et récit* (*op. cit.* n. 61) ; — Id., *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (*op. cit.* n. 2).
80. Id., *Temps et récit*, t. 1 (*op.cit.* n. 61), p. 190 et 286. Cf. Paul Veyne, *Commment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971 et Hayden White, *Metahistory : The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore/Londres, John Hopkins University, 1973.
81. Cité par Leduc, *Les historiens et le temps* (*op. cit.* n. 5), p. 182 et 197. En écho à ces discussions fondamentales, je me permets de renvoyer à Jean-Claude Schmitt, *La conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, histoire et fiction*, Paris, Seuil, 2003, p. 44-61.
82. *Ibid.*, p. 207-310. Voir aussi : Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998.
83. P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (*op.cit.* n. 2), p. 253 et ss.
84. *Ibid.*, p. 512 et ss.

Ayant déjà situé les approches les plus synthétiques dans l'évolution historiographique, on pourra adopter cette fois une démarche plus thématique.

1. On considérera en premier lieu la manière dont les médiévistes manient les catégories relatives au temps dans leurs recherches empiriques et l'exposition des résultats auxquels ils sont parvenus. La notion de « long Moyen Âge » leur a été proposée par Jacques Le Goff comme une application au champs particulier des études médiévales, d'une conception structurelle et dynamique de la « longue durée » : « c'est un Moyen Âge long, je le répète, dont tous les aspects se structurent en un système qui, pour l'essentiel, fonctionne du Bas-Empire romain à la révolution industrielle des XVIIIe-XIXe s. »[85]. La fausse coupure entre « Moyen Âge » et « Temps modernes », qu'on la date de 1492 ou, par convention, de 1500, n'est qu'un artifice scolaire. En théorie, il n'est pas de médiéviste aujourd'hui qui n'en convienne. Il est déjà plus difficile de démontrer en toute rigueur l'inanité de la coupure et la légitimité d'une même dynamique structurelle depuis le Ve s. jusqu'au XVIIIe s.[86]. D'autant que tous les facteurs, de la formation des étudiants à l'organisation professionnelle des disciplines[87], concourent à rendre pérenne une convention dommageable à la science, alors que les noms même de « Moyen Âge » et de « médiéviste » devraient êtres bannis… Pour se libérer de telles coupures arbitraires comme de nos modes spontanés de « périodisation » — en siècles par exemple — il faut d'abord en faire l'histoire[88]. Il faut soumettre à la critique et au débat les « tournants » et « mutations » qui semblent les mieux admis, comme cela a été le cas en France à propos de « l'an mil », à l'occasion du passage au troisième millénaire (cette coïncidence n'est certainement pas fortuite !)[89]. Ensuite, il importe de réfléchir cas par cas à l'adéquation de la chronologie choisie et du problème posé. Car toute étude historique portant sur l'Europe pré-industrielle (mais cette terminologie, pas plus que celle d'« Antiquité tardive » au début de la période, n'est pas innocente !) ne doit pas nécessairement englober un temps si long : la question est moins celle de la durée que de la juste mesure du temps propre d'un phénomène[90]. Le « retour de l'événement »[91] est lui-même légitime, à la condition d'être replacé dans un cadre d'intelligibilité beaucoup plus vaste et profond, comme l'a montré Georges Duby à propos de *Bouvines*[92]. Décidant de considérer l'Europe féodale depuis l'Amérique des *conquistadores*, J. Baschet est pour sa part parfaitement fondé à choisir le milieu du XVIe s. comme point de départ et *terminus ad quem* de sa synthèse[93]. La chronologie d'une étude ne se décrète pas : Jacques Le Goff lui-même a choisi de limiter son *Saint Louis* aux dates de la vie biologique du roi, augmentée de la trentaine d'années qui permit la pleine reconnaissance de cette figure inédite de « saint roi ». Non seulement ce dernier fait, majeur, explique que l'historien dispose dans ce cas d'une

85. J. LE GOFF, *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977, p. 11. F. Braudel aimait à citer la thèse d'Alphonse DUPRONT, *La chrétienté et l'idée de croisade* (1956) en exemple d'une « histoire longue » des mentalités. Elle a finalement été publiée sous le titre *Le mythe de croisade*, Paris, Gallimard, 1997, 4 vol.

86. Voir les réflexions d'Alain GUERREAU, *Le féodalisme. Un horizon critique*, Paris, Le Sycomore, 1980, p. 173-210, et plus récemment : ID., *L'avenir d'un passé incertain* (*op. cit.* n. 58).

87. Voir à ce propos les analyses précises de LEDUC, *Les historiens et le temps* (*op. cit.* n. 5), chap. 3 : « Découper le temps », p. 91-133.

88. À propos de la notion de « siècle », voir : Daniel S. MILO, *Trahir le temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

89. L'« anti-mutationiste » le plus déclaré fut Dominique BARTHÉLEMY, *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ?*, Paris, Fayard, 1997. Sur le débat, voir le dossier mesuré réuni par Monique BOURIN, éd., « L'an mil, rythmes et acteurs de la croissance », *Médiévales*, 21, 1991.

90. C'est la longue période XIIe-XIXe s. qui s'est imposée à moi comme étant pertinente dans mon étude à la fois historique, archéologique et ethnologique *Le saint lévrier. Guinefort, guerisseur d'enfants depuis le XIIIe s.*, Paris, Flammarion, 1979, 2e éd. augm. 2004.

91. Pierre NORA, « Le retour de l'événement », dans *Faire de l'histoire*. 1 : *Nouveaux problèmes*, dir. Jacques LE GOFF et Pierre NORA, Paris, Gallimard, 1974, p. 210-228.

92. Georges DUBY, *Le dimanche de Bouvines. 27 juillet 1214*, Paris, Gallimard, 1973 : dès la seconde partie de l'ouvrage, le « commentaire » s'élève au-dessus de l'événement pour considérer les grands problèmes anthropologiques de « la paix », « la guerre », « la bataille », « la victoire » et la troisième partie suit le mythe de Bouvines dans la longue durée. Voir les réflexions de l'historien sur le temps et la durée dans Georges DUBY et Guy LARDREAU, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1980, p. 59-64 et Georges DUBY, *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 77, où il revient à propos de Bouvines sur la question de la date.

93. J. BASCHET, *La civilisation de l'Europe féodale* (*op. cit.* n. 43).

documentation exceptionnelle (dont les Mémoires de Joinville), mais il lui impose une réflexion spécifique et dans ce cas parfaitement explicite sur l'articulation du temps de l'histoire biographique et *des* « temps de saint Louis » : « il n'y a pas, au XIIIe s., un temps, mais des temps du roi », dit l'auteur, qui construit à partir de là tout son ouvrage[94]. Ce qui est vrai du ou des temps d'une vie individuelle l'est pareillement de la notion collective de « génération », mise en faveur par les historiens du contemporain et les sociologues (« La génération de mai 68 »). Le médiéviste allemand Arnold Esch a proposé une réflexion perspicace sur l'articulation de « l'époque » historique (*Zeitalter*) et de la « génération » (*Menschenalter*)[95]. Autre question : à la notion d'« histoire sérielle », les historiens du quantitatif ont donné un sens et une application précis en étudiant les courbes et les cycles des prix et des salaires, voire l'évolution de la population[96]. Ces approches essentielles n'épuisent pas la notion de « série », laquelle ne se limite pas à un seul problème de temps : ainsi la mise en série signifiante d'un corpus d'images relatif à un même thème iconographique doit-il tenir compte à la fois de la chronologie pluriséculaire des œuvres et de leurs variations formelles souvent mineures, mais discriminantes[97]. Mettre bout à bout les objets sous prétexte que les uns sont antérieurs ou postérieurs aux autres n'explique rien : c'est, une fois de plus, la relation entre les objets au sein d'une même structure qui importe (le kaléidoscope, pas l'arbre !). La question se pose à tous les domaines de la recherche, y compris et d'abord peut-être, à l'archéologie confrontée à la *stratigraphie*.

Ces questions (et il s'en pose bien d'autres à l'historien soucieux de réfléchir sur ses usages du temps) se ramènent toutes à une même difficulté, bien mise en évidence par les fondateurs des *Annales* et même avant eux par les représentants de « l'école méthodique », Victor Langlois et Charles Seignobos : celle du rapport entre le présent de l'historien et le passé de son objet, ou plutôt les durées multiples qui s'intercalent entre lui et cet objet. Replacer cet objet « dans son temps » (ce qu'on appelle communément le « contexte ») ne suffit pas. L'objet se donne à voir et à connaître par l'historien, tant à travers les contenus *antérieurs* qui se sont cristallisés en lui et dont il est porteur, qu'à travers la chaîne de médiations qui lui sont *postérieures*, dont la plus matérielle est l'archive qui en a été conservée, et qui prolongent en quelque sorte son existence jusqu'à nous. C'est dire qu'à notre attachement à l'*euchronie* du contexte doit se substituer une réflexion sur l'*anachronisme* (en amont et en aval) inhérent à tout effort d'explication historique. Terme paradoxal et même choquant pour l'historien habitué à traquer ce péché majeur de son « métier ». N'est-ce pas là pourtant la condition nécessaire de son exercice ?[98]

2. Une seconde exigence concerne « l'outillage mental » des médiévaux face au temps. Elle pose avant tout des problèmes de vocabulaire et de sémantique : le discours aporétique de saint Augustin sur le temps (*Confessions*, Livre XI, chap. XXV) et la place des conceptions augustiniennes dans la culture lettrée jusqu'au XIIIe s. ont été étudiés[99]. L'autre grande source de la

94. J. LE GOFF, *Saint Louis* (*op. cit.* n. 31), p. 23.

95. A. ESCH, « Zeitalter und Menschenalter. Die perspektiven historischer Periodiesierung », dans ID., *Zeitalter und Menschenalter. Der Historiker und die Erfahrung vergangener Gegenwart*, Munich, Beck, 1994, p. 9-38.

96. Voir p. ex., parmi les médiévistes, Guy BOIS, *Crise du féodalisme. Économie rurale et démographie en Normandie orientale du début du 14e siècle au milieu du 16e siècle*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme / EHESS, 1976, notamment p. 16-23, sur les problèmes de chronologie.

97. Voir à ce propos les réflexions méthodologiques de Jérôme BASCHET, « Inventivité et sérialité des images médiévales. Pour une approche iconographique élargie », *Annales HSS*, 1996, 1, p. 93-133, et pour un exemple précis : ID., *Le sein d'Abraham. Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, 2000, p. 392-407.

98. Nicole LORAUX, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, 27, 1993 et Georges DIDI-HUBERMANN, *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris, Minuit, 2000, avec par exemple, p. 15-19, la discussion serrée de l'œuvre de Michael BAXANDALL, *L'Oeil du Quattrocento. L'usage de la peinture dans l'Italie de la Renaissance* (1972), trad. fr. Paris, Gallimard, 1985 : il ne suffit pas, pour comprendre une Annonciation de Fra Angelico, de rabattre sur elle les commentaires (d'ailleurs postérieurs de trente ans) de Cristoforo Landino, il faut convoquer aussi « Albert le Grand avec le Pseudo-Denys, Thomas d'Aquin avec Grégoire le Grand, Jacques de Voragine avec saint Augustin », sans parler de Freud et d'Aby Warburg...

99. Henri-Irénée MARROU, *L'ambivalence du temps de l'histoire chez saint Augustin*, Montréal, 1950 ; – Kurt FLASCH, *Was ist Zeit ? Augustinus von Hippo, das XI. Buch der Confessiones*, Francfort/Main, Klostermann, 1993. Voir plusieurs des contributions réunies dans les quatre premières sections de : *Le temps chrétien...* (*op. cit.* n. 33).

pensée savante sur le temps est Aristote *(Physique*, IV, 11 ; 219b 1-2), qui propose sa célèbre définition : « le temps est le nombre du mouvement selon l'avant et l'après ». D'importantes études récentes portent sur les effets de l'irruption de la conception « naturaliste » d'Aristote dans le système de pensée augustinien[100] ; sur l'émergence du concept d'*aevum* destiné à ménager une sorte de temps intermédiaire entre le temps fini des hommes et l'éternité, au profit des êtres créés, mais à perpétuité, les anges[101] ; enfin sur les nouvelles formulations nominalistes, avec Ockham et Pierre de Jean Olivi[102]. Il resterait à suivre dans la « culture moyenne », par exemple chez les prédicateurs, la trace de la diffusion plus large des mots et des notions (*saeculum*[103] et même *tempus*, *tempora*, qui ont donné avec un sens bien différent *temporalia*, par opposition à *tempora sacra* ou *sancta*). Le travail a été largement engagé par Bernard Guenée en ce qui concerne les chroniqueurs et historiens médiévaux, chez qui apparaissent les expressions nouvelles de *modernitas* et *tempora moderna*, signes d'une valorisation inédite du temps présent[104].

3. La mesure et le découpage du temps ont fait l'objet, dans tous les pays, d'études nombreuses : temps diurne et nocturne des *heures*, rythme de la semaine et consécration au Seigneur du « dimanche » (*dies dominicus* en principe chômé)[105], calendrier des mois de l'année, et surtout grande question du comput et de la détermination de la fête de Pâques[106]. À côté des études d'ensemble, notons l'intérêt d'analyses fines de la réception, plus ou moins rapide et profonde suivant les groupes sociaux et les techniques intellectuelles (le testament, le notariat), des modes de datation et de découpage de plus en plus précis du temps[107]. De même a évolué la datation

100. U. R. JECK, *Aristoteles contra Augustinus. Zur Frage nach dem Verhältnis von Zeit und Seele bei den antiken Aristoteleskommentatoren und im 13. Jahrhundert*, Amsterdam, Grüner, 1994. Voir l'exposition claire et synthétique de Ruedi IMBACH, « Temps » (*op. cit.* n. 26).

101. Alain BOUREAU, « La construction ontologique de la mesure du temps chez Robert Kilwardby (*ca.* 1210-1279) », dans *La rationalisation du temps au XIIIe s. Musique et mentalités*, Grâne, 1998, p. 31-45.

102. Ruedi IMBACH et François-Xavier PUTALLAZ, « Olivi et le temps », dans *Pierre de Jean Olivi (1248-1298)*, éd. Alain BOUREAU et Sylvain PIRON, Paris, Vrin, 1999, p. 27-55 ; — J.-L. SOLÈRE, « Postérité d'Ockham. Temps cartésien et temps newtonien au regard de l'apport nominaliste », dans E. ALLIEZ *et al.*, *Metamorphosen der Zeit*, Munich, Fink, 1999, p. 293-322.

103. Cf. *supra*, le travail cité de D. S. Milo. Et plus généralement : Alexander DEMANDT, *Metaphern für Geschichte. Sprachbilder und Gleichnisse im historisch-politischen Denken*, Munich, Beck, 1978, p. 52 (*saeculum*) et p. 124-165 (*Jahres- und Tageszeiten-Metaphern*).

104. Bernard GUENÉE, « Temps de l'histoire-temps de la mémoire au Moyen Âge », *Annuaire — Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1976/77, Paris, Klincksieck, 1978, p. 25-35 ; — ID., *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval* [1980], Paris, Aubier, 1991. Voir aussi : Hans-Werner GOETZ, « The Concept of Time in the Historiography of the Eleventh and Twelfth Centuries », dans *Medieval Concepts of the Past. Ritual, Memory, Historiography*, éd. Gerd ALTHOFF, Johannes FRIED et Patrick GEARY, Washington, Publications of the German Historical Institute, 2002, p. 139-166. La question de langues vernaculaires est cruciale : voir, outre les colloques « littéraires » mentionnés plus haut, la thèse (inédite) de Philippe WALTER, *L'ordre et la mémoire du temps. La fête et le calendrier dans les œuvres narratives françaises de Chrétien de Troyes à la « Mort Artu »*, Thèse de Doctorat d'État présentée à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), sous la dir. du Prof. Daniel Poirion, 1987. En annexes : le catalogue des expressions du temps dans le corpus des œuvres étudiées (1170-1230 env.).

105. Guy PHILIPPART, « 'Temps sacré, temps chômé'. Jours chômés en Occident de Caton l'Ancien à Louis le Pieux », dans *Le travail au Moyen Âge. Une approche interdisciplinaire*, Louvain-La-Neuve, 1990, p. 23-34. On attend l'étude de Dominique Rigaux sur le « Christ du dimanche » dans la peinture de l'arc alpin au XVe s.

106. Le seul rythme des dernières publications donne bien l'image d'un chantier en pleine activité : Alfred CORDOLIANI, « Comput, chronologie, calendriers », dans *L'histoire et ses méthodes*, éd. Charles SAMARAN, Paris, Gallimard, 1961, p. 37-51 ; — Alfredo CATTABIANI, *Calendario. Le feste, i miti, le leggende e i riti dell' anno*, Milan, Rusconi, 1989 ; — Louis MOLET, « Histoire du comput et de quelques calendriers » ; « L'année sacrale, la fête et rythmes du temps », dans *Histoire des moeurs*, éd. Jean POIRIER t. 1, Paris, Gallimard, 1990 (La Pléiade), p. 181-268, 269-412 ; — Arno BORST, *Computus, Zeit und Zahl in der Geschichte Europas* (*op. cit.* n. 36) ; — Bernard RIBÉMONT, éd., *Le temps, sa mesure et sa perception au Moyen Âge* (*op. cit.* n. 39) ; — Bridget Ann HENISCH, *The Medieval Calendar Year*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1999 ; — Georges DECLERCQ, *Anno Domini. The Origins of the Christian Era*, Turnhout, Brepols, 2000. — Sur la réforme carolingienne du calendrier : Arno BORST, *Die karolingische Kalenderreform*, Hanovre, Hahn, 1998, et Brigitte ENGLISH, *Zeiterfassung und Kalenderprogrammatik in frühen Karolingerzeit. Das Kalendarium der Hs. Köln DB 83-2 und die Synode von Soissons 744*, Stuttgart, Thorbecke, 2002 (Instrumenta 9) ; — *Les calendriers. Leurs enjeux dans l'espace et dans le temps* (*op. cit.* n. 40) ; — Wilhelm GEERLINGS, *Der Kalender : Aspekte einer Geschichte*, Paderborn, Schöningh, 2002.

107. Voir, outre l'article déjà cité de Philippe WOLFF, « Le temps et sa mesure au Moyen Âge » (*op. cit.* n. 20), et les pages d'E. LE ROY LADURIE dans *Montaillou* (*op. cit.* n. 16), la contribution de Monique BOURIN à *Temps, mémoire*

des actes publics : à partir du XIe-XIIe s. s'impose la datation suivant l'ère de l'Incarnation. Une autre question est celle du jubilé, institué en 1300, en principe centenaire, puis tout de suite soumis au rythme de vingt-cinq ans. Si ces études sont fort nombreuses, plus rares sont celles qui portent sur les aspects scientifiques et techniques (de la chandelle et la clepsydre jusqu'à l'horloge mécanique et au sablier, lui aussi d'apparition tardive)[108]. L'étude des calendriers conduit à celle des savoirs astronomiques, également liés à la médecine et à l'astrologie[109]. Elle a débouché, d'autre part, notamment à l'occasion d'une série d'expositions, sur l'étude plus précise de l'iconographie des manuscrits enluminés (calendriers, ouvrages scientifiques, livres d'Heures, etc.)[110]. On doit noter enfin, s'agissant des divisions du temps, le chantier très actif ces dernières années de l'histoire des « âges de la vie », à la fois comme classification savante et comme perception subjective[111].

4. Les conceptions médiévales du passé, la mémoire et l'histoire, constituent un autre terrain d'enquête immense pour l'histoire du temps au Moyen Âge. Même si l'époque médiévale n'a pas été au centre des réflexions majeures menées au cours du XXe s. sur les relations entre la mémoire et la société (celles du sociologue Maurice Halbwachs, de Jan Assmann ou de Pierre Nora[112]),

et tradition au Moyen Âge, Actes du 13e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public, Aix-en-Provence, 1983, ainsi que : Marie-Thérèse LORCIN, « Le temps chez les humbles : passé, présent et futur dans les testaments foréziens (1300-1450) », *Revue historique*, 566, avril-juin 1988, p. 313-336 ; — Elisabeth CROUZET-PAVAN, « *Potere politico e spazio sociale : il controllo della notte nei secoli XIII-XIV* », dans *La Notte. Ordine, sicurezza e diciplinamento in èta moderna*, éd. M. SBRICOLI, Cità di Castello, 1991, p. 30-46 ; — Jacques ROSSIAUD, « Temps des consuls et temps des clercs à Lyon aux XIVe et XVe s. Les Lyonnais, le soleil et la lune », dans *Il sole e la luna / The Sun and the Moon*, *Micrologus* XII, 2004, p. 435-454.

108. Quelques grands travaux classiques : Carlo M. CIPPOLA, *Clocks and Culture 1300-1700*, Londres, Collins, 1967 (trad. it. *Le macchine del tempo*, Bologne, Il Mulino, 1967) ; — David LANDES, *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne* (1983), Paris, Gallimard, 1987 ; — Gerhard DOHRN-VAN ROSSUM, *L'histoire de l'heure. L'horlogerie et l'organisation moderne du temps* (1992), Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1997. Sur la chandelle, voir l'ouvrage récent de Catherine VINCENT, *Fiat lux. Lumière et luminaires dans la vie religieuse du XIIIe au XVIe s.*, Paris, Cerf, 2004 (même si les chandelles ont bien d'autres fonctions, liturgiques et symboliques, que la seule mesure du temps) ; Pour rappel : Arno BORST, *Astrolab und Kloster Reform an der Jahrtausendwende* (*op. cit.* n. 36) ; — Wesley M. STEVENS, *Cycles of Time and Scientific Learning in Medieval Europe*, Aldershot, Variorum, 1995 ; — Un très grand livre : Alfred W. CROSBY, *The Measure of Reality. Quantification and Western Societies, 1250-1600*, Cambridge, University Press, 1997 ; — Emmanuel POULLE, « Quand le soleil a rendez-vous avec la lune », dans *Il sole e la luna / The Sun and the Moon* (*op. cit.* n. 107), p. 9-26. Voir dans le même ouvrage collectif, les contributions de Anthony J. Turner et Charles Burnett. On y trouvera aussi des contributions sur le temps astronomique et la médecine (D. Jacquart), l'alchimie (Paola Carusi), l'astrologie (Jean-Patrice Boudet), etc.

109. Guy BEAUJOUAN, « Réflexions sur le temps à l'aube de la science moderne », *Revue des sciences morales et politiques*, 148, 1993, p. 67-75 ; — Alejandro GARCIA AVILES, *El tiempo y los astros. Arte, ciencia y religion en la Alta Edad Media*, Murcie, Universidad, 2002 ; — Stephen C. MCCLUSKEY, *Astronomies and Cultures in early Medieval Europe*, Cambridge, University Press, 1998 ; — voir l'ouvrage collectif *Il sole e la luna* (*op. cit.* n. 107).

110. Anna CAIOZZO, *Images du ciel d'Orient au Moyen Âge. Une histoire du zodiaque et de ses représentations dans les manuscrits du Proche-Orient musulman*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003 ; — *The Image of Time. European Manuscript Books* (31 March-2 July 2000), Lisbonne, Museu Calouste Gulbenkian, 2000 ; — *Kalender im Wandel der Zeiten.* Ausstellungskatalog. Eine Ausstellung der Badischen Landesbibliothek zur Errinerung an die Kalenderreform durch Papst Gregor XIII. im Jahr 1582, éd. Adrian BRAUN-BEHRENS Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, 1982 ; — Roger S. WIECK, *Time Sanctified. The Book of Hours in Medieval Art and Life*, New York, Braziller / Baltimore, Walters Art Gallery, 1988 ; — Patrick GAUTIER-DALCHÉ, « Le temps et l'espace », dans *Le Moyen Âge en lumière*, éd. Jacques DALARUN, Paris, Fayard, 2002, p. 35-63 ; — Perrine MANE, « Les travaux et les jours », *ibid.*, p. 139-171.

111. Rudolph SPRANDEL, *Alterschicksal und Altersmoral. Die Geschichte der Einstellungen zum Altern nach der Pariser Bibelexegese des 12.-16. Jahrhunderts*, Stuttgart, 1981 ; — Elisabeth SEARS, *The Ages of Man. Medieval Interpretations of the Life Cycle*, Princeton, University Press, 1986 ; — John BURROW, *The Ages of Man : A Study in Medieval Writing and Thought*, Oxford, 1986 ; — Michael GOODICH, *From Birth to Old Age. The Human Life Cycle in Medieval Thought, 1250-1350*, Lanham, 1989 ; — *Les Âges de la vie au Moyen Âge*. Actes du colloque de Provins (1990), réunis par H. DUBOIS et M. ZINK, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992 (Centre de Civilisations Médiévales, VII) ; — Agostino PARAVICINI BAGLIANI, « Âges de la vie », dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval* (*op. cit.* n. 41), p. 7-19.

112. Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France, nouv. éd. 1952 ; — ID., *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France, 1941 ; — Pierre NORA, éd., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard (1984), nouv. éd. 1997, 3 vol. ; — Jan ASSMANN, *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Errinerung und politische Identität in frühen Hockulturen*, Munich, Beck, 1997.

les médiévistes ne sont pas restés à l'écart de ces questionnements et de ces renouvellements théoriques. En Allemagne, les études menées depuis une trentaine d'années sur les *libri memoriales* ont conduit à s'interroger sur le fonctionnement de la *memoria* elle-même dans la culture monastique[113] et ont confirmé la pertinence du concept de « culture mémorielle » de Jan Assmann. En France, les médiévistes sont restés largement fidèles aux propositions de Maurice Halbwachs, corrigées et renouvelées par le vaste projet de Pierre Nora auquel plusieurs d'entre eux ont participé. Ce qui caractérise surtout la recherche française, c'est l'accent mis sur l'opposition entre « histoire » et « mémoire »[114]. À la « mémoire collective » (Halbwachs parle aussi, avec un sens en partie différent, de « mémoire historique »[115]), qui contribue à forger l'identité distinctive du groupe et se fonde sur une reconstruction affective du passé, s'oppose l'histoire, qui se veut scientifique, objective et critique. Si pour les historiens du XIXe et du XXe s., les mémoires collectives particulières ont pour vocation de s'abolir dans l'histoire, le mérite de Pierre Nora a été de montrer qu'un mouvement inverse s'est accompli récemment : désormais, dit-il, « l'histoire s'écrit sous la pression des mémoires collectives »[116]. De ce retournement date la constitution de la mémoire comme objet d'étude pour les historiens, et par exemple l'émergence de la notion de « lieux de mémoire ». Le médiéviste américain Patrick Geary soutient au contraire l'impossibilité de distinguer mémoire et histoire, spécialement au Moyen Âge ; ni l'une, ni l'autre ne sont « neutres », l'histoire elle-même peut fonctionner aujourd'hui comme « mémoire » nationale[117], de même qu'au Moyen Âge l'« histoire » (au sens donné alors à ce mot) servait le lignage ou la dynastie[118]. Il reste : 1. - que si l'histoire n'est pas au Moyen Âge une discipline universitaire ; elle a, sous des formes diverses, une existence et des fonctions bien identifiées et elle sert plus généralement une « théologie de l'histoire » qui est l'une des grandes originalités de la culture chrétienne[119] ; 2. - que l'histoire aujourd'hui, comme discipline scientifique, quels que soient ses biais, est le seul recours critique contre les « mythes » du passé et les dangers d'une mémoire manipulée.

De ces analyses peuvent être distinguées les études des conceptions médiévales de la mémoire individuelle au Moyen Âge. Elles partent des définitions de saint Augustin (*Confessions*, livre X,

113. Michael BORGOLTE, « Memoria. Bilan intermédiaire d'un projet de recherche sur le Moyen Âge », dans *Les tendances actuelles de l'histoire médiévale en France et en Allemagne*, éd. J.-C. SCHMITT et O. G. OEXLE, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 53-69 ; — O. G. OEXLE, « Die Gegenwart der Lebenden und der Toten. Gedanken über Memoria », dans *Gedächtnis, das Gemeinchaft stiftet*, Munich/Zurich, Katholische Akademie Freiburg, 1985, p. 74-107 ; — ID., *Memoria als Kultur*, Göttingen, 1995 (Veröffentlichungen des Max-Plank-Instituts, 121). Pour la France, on peut citer entre autres : Jacques LE GOFF, *La naissance du purgatoire*, Paris, Galllimard, 1981 ; — Jean-Claude SCHMITT, *Les revenants dans la société médiévale*, Paris, Gallimard, 1994 ; — Michel LAUWERS, *La mémoire des ancêtres et le souci des morts. Morts, rites et société au Moyen Âge*, Paris, Beauchesne, 1996.

114. Michel LAUWERS, *La mémoire des ancêtre* (*op. cit.* n. 113), et ID., « *Memoria.* À propos d'un projet d'histoire en Allemagne », dans *Les tendances actuelles de l'histoire médiévale* (*op. cit.* n. 113), p. 105-126. Sur cette opposition, voir : Pierre NORA, « Mémoire collective », dans *La nouvelle histoire* (*op. cit.* n. 66), p. 398-401 et surtout Jacques LE GOFF, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988.

115. Sur cette distinction, voir Paul RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (*op. cit.* n. 2), p. 512-514.

116. Pierre NORA, « Mémoire collective » (*op. cit.* n. 114), p. 400.

117. Patrick GEARY, *La mémoire et l'oubli*, Paris, Aubier, 1996, p. 31. Voir depuis, illustrant son propos pour la période contemporaine : ID., *Quand les nations refont l'histoire* (2002), trad. fr., Paris, Aubier, 2004.

118. Bernard GUENÉE, « Temps de l'histoire- temps de la mémoire au Moyen Âge » (*op. cit.* n. 104) ; — ID., *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1980, 2e éd. 1991 ; — Colette BEAUNE, « Les sanctuaires royaux. De Saint-Denis à Saint-Michel et Saint-Léonard », dans P. NORA, *Les lieux de mémoire*, nouv. éd. Paris, Gallimard, 1997, p. 625-648 ; — Gabrielle M. SPIEGEL, *Romancing the Past. The Rise of Vernacular Prose Historiography in Thirteenth-Century France*, Berkeley/Los Angeles/Oxford, 1993 ; — Amy G. REMENSNYDER, *Remembering Kings Past. Monastic Foundation Legends in Medieval Southern France*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1996 ; — Hans-Werner GOETZ, « The Concept of Time... » (*op. cit.* n. 104) ; — Christiane KLAPISCH-ZUBER, *L'ombre des ancêtres. Essai sur l'imaginaire médiéval de la parenté*, Paris, Fayard, 2000.

119. Henri-Charles PUECH, « Temps, histoire et mythe dans le christianisme des premiers temps » (1951), repris dans *En quête de la Gnose*. I : *La Gnose et le Temps*, Paris, Gallimard, 1978, p. 1-23.

chap. VIII, 12 à chap. XXVI, 37) et de leur influence tout au long du Moyen Âge[120]. Elles accordent une grande attention aux techniques intellectuelles de mémorisation dans la culture savante, les *artes memoriae*[121]. Cependant, au-delà des pratiques lettrées de la mémoire, il faut souligner que la très grande majorité des hommes et des femmes du Moyen Âge ignorait tout des usages du livre et de l'écriture : étrangers à la « raison graphique »[122], c'est par d'autres moyens, ceux en premier lieu de la parole, du geste et des objets symboliques, qu'ils pouvaient conforter leur mémoire et s'inscrire dans le temps. Les observations pionnières de Marc Bloch ont été approfondies depuis, notamment par l'historien anglais Michael Clanchy[123]. Mais l'appel à la mémoire ne répond pas seulement à des nécessités pratiques, commandées par la rareté relative de l'écrit. La mémoire est un modèle idéologique contraignant, que l'exemple même du Christ impose, au cœur du rituel fondateur de la société chrétienne, dans le canon de la messe : « Toutes les fois que vous ferez cela, vous le ferez en mémoire de moi ». Se croisent dans le canon de la messe deux types de temporalité : celle, eschatologique (on y reviendra) de l'« histoire sainte « et celle, répétitive, de la liturgie, qui est à la fois performative et commémorative[124].

5. Un colloque récent, qui s'est tenu en Angleterre, a montré aussi l'intérêt d'une étude générale des représentations du futur dans la société et la culture médiévales[125]. J'y ai soutenu l'idée que l'Europe n'avait que progressivement découvert la notion ouverte d' « avenir », qui mit en cause, à la Renaissance, la représentation eschatologique des *futura*, dont le déroulement est connu d'avance, même si les hommes en ignorent l'« heure »[126]. Ce qu'on peut dire, me semble-t-il, de l'avenir, ne peut-il l'être aussi de l'utopie, à savoir qu'elle n'est pas une forme de pensée médiévale ? Sans doute n'est-ce pas un hasard si le mot n'apparaît qu'en 1516 avec Thomas More. Le Moyen Âge, selon Paul Zumthor, « ne connut pas d'utopie, au sens strict du terme — une narration à visée politique et morale, proposant l'image d'un État idéal, situé en des lieux imaginaires »[127]. Dans un important article de 1967, František Graus n'acceptait qu'avec réserve la notion d'utopie pour le Moyen Âge, en faisant une exception pour le thème du Pays de Cocagne, dont la première expression développée remonte au fabliau de ce nom au XIIIe s.[128]. Préfaçant le livre récent de l'historien brésilien Hilario Franco, Jacques Le Goff dit préférer parler d'« utopie de Cocagne » que de « mythe « : « le mythe cherche une explication pré-historique de la réalité [par exemple celui du mythe de l'Âge d'or, qui resurgit au XIIIe s.]. L'utopie veut construire un contre-modèle de cette réalité (...) Cocagne n'est pas une utopie tournée vers le passé, c'est une utopie qui s'est libérée de cette prison de la société et des individus que constitue à cette époque le calendrier »[129].

120. Pierre COURCELLE, *Les Confessions de saint Augustin dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité*, Paris, Études Augustiniennes, 1963. Sur la conception augustinienne de la mémoire voir l'analyse de P. GEARY, *La mémoire et l'oubli* (*op. cit.* n. 117), p. 37-41.

121. Frances A. YATES, *L'art de la mémoire*, trad. fr. Paris, Gallimard, 1975. Et surtout : Mary CARRUTHERS, *Le livre de la mémoire. La mémoire dans la culture médiévale*, trad. fr. Paris, Macula, 2002 ; et EAD., *Machina memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge*, trad. fr. Paris, Gallimard, 2002.

122. Jack GOODY, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. fr. Paris, Éditions de Minuit, 1979.

123. Marc BLOCH, *La société féodale* (1939/1940), nouv. éd. Paris, Albin Michel, 1968, p. 137-156 : « La mémoire collective » : Michael T. CLANCHY, *From Memory to Written Record. England, 1066-1307*, Cambridge [Mass.], Harvard University Press, 1979, p. 21-27 ; — Patrick GEARY, *La mémoire et l'oubli* (*op. cit.* n. 117).

124. Éric PALAZZO, « La liturgie et le temps », dans *Liturgie et société au Moyen Âge*, Paris, Aubier, 2000, p. 98-123.

125. *Medieval Futures. Attitudes to the Future in the Middle Ages*, éd. John A. BURROW et Ian P. WEI (*op. cit.* n. 40).

126. Jean-Claude SCHMITT, « Appropriating the Future », *ibid.*, p. 3-17, repris sous le titre « L'appropriation du futur », dans ID., *Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, 2001, p. 416-435.

127. P. ZUMTHOR, *La mesure du monde* (*op. cit.* n. 40), p. 313.

128. František GRAUS, « Social Utopias in the Middle Ages », *Past and Present* 38, 1967, discuté par : Jean-Claude SCHMITT, « Christianisme et mythologie. Occident médiéval et « pensée mythique », dans *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique*, dir. Yves BONNEFOY, Paris, Flammarion, 1981, vol. 1, p. 181-185. Voir depuis : Herman PLEIJ, *Dreaming of Cockaigne. Medieval Fantasies of the perfect Life* (1re éd. néerlandaise, 1997), trad. angl. New York, Columbia University Press, 2001.

129. Hilario FRANCO Jr., *Cocanha. A historia de um pais imaginario* [Préface : Jacques LE GOFF], Sao Paulo, Companhia das Letras, 1998, p. 11 (trad. ital. 2001, trad. fr. sous presse).

Cependant, la grande question des *futura* est posée avant tout, au Moyen Âge, par les représentations eschatologiques (qui visent la fin de l'histoire) et par les attentes millénaristes (qui visent au contraire une réalisation sociale effective) : on aura garde de les confondre[130]. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le passage au troisième millénaire ait suscité un regain d'intérêt pour ces recherches, et par suite de vifs débats entre spécialistes. L'un de ces débats a récemment opposé l'historien allemand Johannes Fried et l'historien français Sylvain Gougenheim. Pour le premier, la culture médiévale est tenaillée par la question des fins dernières[131]. Si les Pères de l'Église ignorent l'échéance et la durée du *millenium* annoncé par l'Apocalypse, le calcul du temps leur est familier depuis Bède (*De temporum ratione*) et ils s'efforcent d'évaluer l'âge du monde pour estimer le nombre d'années qui les sépare de la fin des temps. Peu importent les désaccords et la vanité même de ces calculs, peu importe que le symbolisme des nombres se mêle si étroitement à l'arithmétique, l'essentiel est qu'une *raison* s'exerce au service d'une curiosité des temps futurs. De cet exercice de la raison, le moteur, constate J. Fried, est religieux. D'autres historiens accordent, comme J. Fried, une grande importance à l'interprétation littérale (et non symbolique dans la tradition augustinienne) du *millenium* : c'est le cas de l'historien américain Richard Landes, qui use même de l'argument *a silentio* — celui de la censure — quand les documents sont rares et peu explicites ; si les preuves d'un millénarisme virulent font assez largement défaut, n'est-ce pas que l'Église hiérarchique, acquise aux thèses augustiniennes qui servaient sa domination sur la société, aurait fait taire ses opposants ?[132]

Sylvain Gougenheim ne partage pas cet avis[133]. Mais il est vrai que cet historien vise surtout à prendre parti dans le débat de la « mutation de l'an mil » mentionné plus haut. J. Fried a plutôt les préoccupations d'un historien des sciences et de l'astronomie médiévales. S'il insiste sur l'importance que les contemporains attachaient aux nombres et aux dates, c'est qu'il voit là le moteur premier des sciences de la nature au Moyen Âge, relais d'une longue tradition qui part d'Aristote pour aboutir à Newton. La contribution originale du Moyen Âge est résumée dans cette formule : « l'astronomie, au nom de la béatitude ».

Un autre problème que la recherche récente a bien mis en valeur est celui du rapport entre le « jugement particulier » de l'âme individuelle et le « jugement dernier » à la fin des temps. La question a été particulièrement bien posée par Jacques Le Goff dans *La naissance du purgatoire*, où il montre comment le purgatoire, nouvel espace de l'au-delà, a aspiré *pour un temps* la quasi totalité des âmes des défunts (les saints qui vont directement au paradis et les damnés envoyés en enfer pour l'éternité deviennent très minoritaires !) et donné d'autant plus d'importance au jugement particulier de l'âme au moment du trépas[134]. En faisant dépendre le sort de l'âme en

130. Norman COHN, *Les fanatiques de l'Apocalypse. Courants millénaristes révolutionnaires du XIe au XVIe siècle avec une postface sur le XXe siècle* (1957), trad. fr., Paris, Julliard, 1962 ; — *L'An Mil*, présenté par Georges DUBY, Paris, Julliard, 1967 (Coll. Archives) ; — Bernhard TÖPFER, *Das kommende Reich des Friedens*, Berlin, 1964 et, depuis, ID., « Eschatologie et millénarisme », dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval* (*op. cit.* n. 30), p. 360-373, et ID., *Urzustand und Sündenfall in der mittelalterlichen Gesellschafts- und Staatstheorie*, Stuttgart, Hiersemann, 1999 ; — Bernard McGINN, *Visions of the End : Apocalyptic Traditions of the Middle Ages*, New York, Columbia University Press, 1979 ; — ID., *Antichrist. Two Thousand Years of the Human Fascination with Evil*, San Francisco, Harper, 1994. — *La Fin des temps. Terreurs et prophéties au Moyen Âge*. Préface de Georges DUBY. Traduction et postface de Claude CAROZZI et Huguette TAVIANI-CAROZZI, Paris, Stock, 1982 ; — Claude CAROZZI, *Apocalypse et salut dans le christianisme ancien et médiéval*, Paris, Aubier, 1999 (1re éd. en allemand, Fischer, 1996).

131. Voir notamment l'article fondamental de Johannes FRIED, « Endzeiterwartungen um die Jahrestausendwende », *Deutsches Archiv*, 45, 1989, p. 385-473. C'est dans son livre récent, *Les fruits de l'Apocalypse. Origines de la pensée scientifique moderne au Moyen Âge* (2001), trad. fr., Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2004, que l'auteur développe ses critiques à l'égard de S. Gougenheim. Je me permets de renvoyer à la préface que j'ai écrite pour la traduction française à paraître aux Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2004.

132. Richard LANDES, *Relics, Apocalypse, and the Deceits of History. Ademar of Chabannes, 989-1034*, Cambridge [Mass.], Londres, Harvard University Press, 1995.

133. Sylvain GOUGENHEIM *Les fausses terreurs de l'an mil. Attente de la fin des temps ou approfondissement de la foi ?*, Paris, Picard, 1999.

134. Jacques LE GOFF, *La naissance du purgatoire* (*op. cit.* n. 113), notamment p. 310 : « L'espace et le temps » ; — ID., « Le temps du purgatoire (IIIe-XIIIe siècle) », dans *Le temps chrétien*... (*op. cit.* n. 33), p. 517-529.

voie de purgation des « suffrages » des parents vivants et de l'Église, « l'enfer à temps » du purgatoire a également permis aux hommes du XIIe-XIIIe s. de s'approprier une parcelle du temps divin d'après la mort. En démontrant la logique spatio-temporelle du purgatoire, l'auteur résout un problème qui avait embarrassé Philippe Ariès et Aaron Gourevitch, s'étonnant l'un et l'autre du « paradoxe », voire de la contradiction, entre d'une part l'eschatologie chrétienne du Jugement dernier (ce que le premier appelle la « grande eschatologie ») et d'autre part la croyance dans le jugement individuel au moment du trépas (la « petite eschatologie »)[135]. Cette dernière, pour Ariès, n'apparaissait qu'à la faveur d'une promotion de l'individu caractéristique de la fin du Moyen Âge. A. Gourevitch lui a opposé une solution « psychologisante » qui n'est guère plus convaincante : « L'explication de ce voisinage paradoxal, dans le monde spirituel des chrétiens médiévaux, de deux conceptions du jugement des morts semblant s'exclure l'une l'autre, il nous semble qu'il faille la chercher dans le fait que l'homme se sentait inclus dans le drame historique universel, dans le déroulement duquel se jouait le destin du monde et de sa propre âme. Ce sentiment apportait une coloration particulière à la conception qu'avaient du monde les hommes du Moyen Âge, ressentant leur participation profonde à l'histoire »[136]. La réponse fournie par J. Le Goff réside, à la croisée de l'imaginaire et des pratiques sociales de l'espace et du temps, dans une conception systémique de la culture médiévale.

6. Comme l'avait dit saint Augustin, passé et futur se ramènent toujours au présent. La mémoire, l'histoire ou l'eschatologie sont saisies dans l'expérience présente des sociétés concernées. L'expérience du présent des hommes du Moyen Âge a de multiples dimensions, dont beaucoup ont été énumérées dans les pages précédentes. Glissant du bilan historiographique à mes propres projets de recherche, je voudrais pour finir attirer l'attention sur une notion qu'on a déjà rencontrée et qui me semble en effet cruciale pour le thème du temps : la notion de rythme. Si elle a trop peu retenu pour elle-même l'attention des historiens, elle fut très présente en revanche à l'aube des sciences sociales (Emile Durckheim, Karl Bücher) et le reste dans l'anthropologie (Claude Lévi-Strauss) comme, par exemple, dans la sociologie du travail ou la psycho-pédagogie. « La représentation du temps est essentiellement rythmique », disaient Marcel Mauss et Henri Hubert[137]. Autour d'elle peut se nouer un dialogue entre disciplines voisines. Si on rappelle en outre que la notion historienne de *durée* (moyenne et longue) n'est pas seulement une question de quantité (suivant une conception par trop étroite de la « longue durée »), mais de *tempo*, la notion de rythme est à même d'aider à mieux saisir la dynamique de l'histoire. Sans doute concerne-t-elle au premier chef les phénomènes « routiniers » sur lesquels Marc Bloch a plusieurs fois attiré l'attention, mais ceux-ci aussi ont une histoire. L'étude pionnière de Jean-Louis Flandrin sur le rythme des comportements sexuels des hommes du haut Moyen Âge à partir d'une relecture des pénitentiels[138] ou l'étude du calendrier des redevances paysannes[139] témoignent que le relais est passé. Ajoutons que la notion de rythme ne soulève pas seulement des questions relatives au temps : elle pose tout autant des problèmes de forme (rythme des couleurs, des sons, de l'*ordre* d'une cérémonie). Ainsi renvoie-t-elle pleinement au caractère cérémoniel de la société médiévale, à ses notions et ses pratiques de l'ordre et du désordre.

*

* *

135. Philippe ARIÈS, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, Paris, 1977, et ID., *Le temps de l'histoire* (*op. cit.* n. 17).

136. A. GOUREVITCH, *Les catégories* (*op. cit.* n. 33), p. 115.

137. M. MAUSS et H. HUBERT *Mélanges d'histoire des religions* (*op. cit.* n. 9), 219.

138. Jean-Louis FLANDRIN, *Un temps pour embrasser. Aux origines de la morale sexuelle occidentale (VI-XI s.)*, Paris, Le Seuil, 1983. Voir aussi comment B. Guenée reconstruit la chronologie de l'activité sexuelle du roi Charles VI en confrontant les dates connues de ses crises de folie et les dates de conception de ses nombreux enfants : Bernard GUENÉE, *La folie de Charles VI, roi bien aimé*, Paris, Perrin, 2004, p. 138 et 293-298.

139. Voir les Actes à paraître du colloque de Jaca (2002) sur le prélèvement seigneurial. Je sais gré à M. Julien Demade de me les avoir communiqués avant publication.

Au terme de cet essai historiographique, où la question du temps pour l'historien est traitée dans sa double dimension « objective » et « réflexive », il me reste à faire trois remarques, qui sont aussi des souhaits.

La première concerne le caractère international des recherches que j'ai évoquées. J'ai essayé de prendre en compte les recherches publiées dans les langues les plus usuelles de la recherche historique. Il ne fait aucun doute pourtant que, consciemment ou non, j'ai dû privilégier les recherches de langue française. Pour ma défense, je dois préciser cependant que la réflexion théorique des historiens sur le temps me semble avoir été surtout publiée en français et en allemand, ce qui peut expliquer l'impression d'un déséquilibre au bénéfice de ces deux langues[140]. Ce déséquilibre aura été imparfaitement corrigé par la citation de travaux empiriques parus dans d'autres langues.

Ma seconde remarque concerne l'élargissement souhaitable de cette enquête au monde byzantin et au judaïsme médiéval. Les juifs médiévaux, *nolens volens*, partageaient largement le temps des chrétiens[141].

Enfin, si j'ai volontairement laissé de côté la question de l'espace, toute notre tradition philosophique invite à traiter les « structures spatio-temporelles » comme un tout dynamique[142]. De fait, les études sur les conceptions et les représentations de l'espace au Moyen Âge commencent à se multiplier[143]. S'il est légitime d'associer temps et espace, je demande cependant qu'on ne prenne pas ce couple comme allant de soi, mais qu'on s'interroge par exemple sur la manière dont certains clercs, au Moyen Âge, réfléchissaient simultanément à la « sacralité » des « lieux » (l'église), des « temps » (ceux de la messe ou du dimanche) et aussi des « personnes » (les prêtres). Porter atteinte aux uns ou aux autres exposait aux mêmes malédictions[144]. Comment ne pas voir dans la sacralisation simultanée des « personnes religieuses », l'expression d'une stratégie globale et consciente du pouvoir matériel et symbolique des clercs sur la société médiévale ?

Jean-Claude SCHMITT
École des Hautes Études en Sciences Sociales
54, boulevard Raspail
F-75006 PARIS

140. La tradition de réflexion sur la méthode historique peut servir d'explication du côté français, comme le prestige ancien de la philosophie de l'histoire du côté allemand.

141. Sylvie Anne GOLDBERG, *La clepsydre. Essai sur la pluralité des temps dans le judaïsme*, Paris, Albin Michel, 2000 et EAD., *La clepsydre. II : Temps de Jérusalem, temps de Babylone*, Paris, Albin Michel, 2004. Les travaux de Ivan G. MARCUS, *Rituals of Childhood. Jewish Acculturation in Medieval Europe*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1996, ouvrent la voie à cette confrontation.

142. Cf. *supra* la première partie de cet article.

143. P. ZUMTHOR, *La mesure du monde* (*op. cit.* n. 46) [qui commence, p. 13, par distinguer les deux notions : « Le temps ne nous est pas donné. L'espace l'est »...] ; — Barbara A. HANAWALT et Michael KOBIALKA, éd., *Medieval Practices of Space*, Londres, University of Minnesota Press, 2000 : à quand un volume semblable sur le temps ? — *Uomo e spazio nell' alto medioevo*, Spolète, Centro di studio sull' alto medioevo, 2003 (Settimane di studio del Centro italiano di studio sull' alto medioevo, 50) : en revanche, aucune des « Semaines de Spolète », depuis un demi-siècle, n'a été consacrée au temps... Pour ces périodes hautes, voir l'étude exemplaire de Patrick HENRIET, « À la recherche des légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale, IXe-XIIIe s. », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, Annexe 15, 2003.

144. A. LECOY DE LA MARCHE, *Anecdotes historiques, légendes et apologues d'Étienne de Bourbon, dominicain du XIIIe s.*, Paris, 1877, p. 272 : « quia sanctos honoravit et festa eorum, et ecclesias et loca sancta et honoravit et conservavit, et religiosas personas » (les adjectifs *sacer, sanctus* et *religiosus* ne sont toutefois pas interchangeables). Je me permets de renvoyer à Jean-Claude SCHMITT, « Les *exempla* et le temps » (à paraître dans les Actes du XIVe symposium de l'International Medieval Sermon Studies Society, Lyon, 16-20 juillet 2004).